



Les tours rurales et les maisons fortes de l'Hispanie romaine : éléments pour un bilan

Pierre Moret

► To cite this version:

Pierre Moret. Les tours rurales et les maisons fortes de l'Hispanie romaine : éléments pour un bilan. V. Mayoral & S. Celestino. Los paisajes rurales de la romanización - Arquitectura y explotación del territorio. Contribuciones presentadas en la Reunión Científica celebrada en el Museo Arqueológico Provincial de Badajoz, 27 y 28 de octubre de 2008, La Ergástula Ediciones, Madrid, p. 9-36, 2010. <hal-00723938>

HAL Id: hal-00723938

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00723938>

Submitted on 15 Aug 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES TOURS RURALES ET LES MAISONS FORTES DE L'HISPANIE ROMAINE : ELEMENTS POUR UN BILAN

Pierre MORET

CNRS – Université de Toulouse, UMR 5608 TRACES

In: V. Mayoral & S. Celestino (éd.), *Los paisajes rurales de la romanización - Arquitectura y explotación del territorio. Contribuciones presentadas en la Reunión Científica celebrada en el Museo Arqueológico Provincial de Badajoz, 27 y 28 de octubre de 2008*, Madrid, La Ergástula Ediciones, 2010, p. 9-36.

Resumen: Se vuelve a examinar el problema histórico de los llamados "recintos fortificados", torres aisladas y casas fortificadas de época republicana e inicios del alto Imperio a la luz de publicaciones recientes. El reconocimiento de la profunda diversidad de los contextos locales en cada región donde se documenta este tipo de asentamientos rurales, no debe ocultar la necesidad de una reflexión histórica global. Desde esta perspectiva, la cronología es un dato crucial, sobre el que se ha avanzado poco en la última década. Un estudio comparativo con otras zonas del Mediterráneo (entendido como un modo de aproximación analógica para reflexionar sobre funcionalidades, y no como una herramienta para buscar modelos o prototipos) refuerza la idea según la cual las funciones económicas, la arquitectura de prestigio y las preocupaciones defensivas van íntimamente unidas y no tendría sentido reivindicar para tales construcciones una funcionalidad única y exclusiva. Se examinan finalmente dos pasajes de Plinio el Mayor (*N. H.*, II 181 y XXXV 169) que han servido de pretexto para relacionar –equivocadamente– los "recintos fortificados" de la Bética con Aníbal.

Palabras clave: Hispania, recinto fortificado, torre, casa fuerte, época republicana, Alto Imperio, arquitectura.

Abstract: This paper presents a reappraisal of the archaeological and historical problems raised by a series of isolated tower-like strong buildings, concurrently named *turres*, *castella* or strong houses, that have been reported from several parts of Hispania during the Republican period and the early Empire. Diversity of local or regional contexts should not preclude the need for a global historical reflection. From this point of view, chronology is a crucial issue on which little progress has been made during the last decade, except on a few sites in Extremadura and Andalusia. A comparative study with other Mediterranean areas reinforces the idea that economic functions, prestige architecture and defensive concerns are closely linked, so that it would not make sense to put forward a unique purpose. Finally we examine two passages of Pliny the Elder (*N. H.*, II 181 and XXXV 169) that have been used –wrongly– to identify some of these buildings, especially in the Baetica, as Hannibal's watch towers.

Key words: Hispania, rural fortifications, tower, strong house, Republican period, Early Roman empire, architecture.

[p. 10] L'intérêt pour la question des maisons fortes et des tours isolées hispaniques de l'époque républicaine et du début du Haut Empire ne s'est jamais démenti depuis qu'a vu le jour, en 1970, la première étude archéologique consacrée à cette catégorie de bâtiments ruraux¹. Mais le mouvement de la recherche s'est notablement accéléré à partir du début des années 1990, avec la publication de plusieurs études de synthèse² et d'interprétations historiques basées sur des cas concrets³, tandis qu'arrivaient à leur terme plusieurs projets de terrain basés essentiellement sur des prospections, dans le haut Alentejo⁴, l'Estrémadure⁵, les hautes terres de Teruel⁶, ainsi que dans certains secteurs du haut Guadalquivir⁷, travaux grâce auxquels s'élargissait notablement l'aire géographique des maisons fortes et des tours rurales. Cette dynamique a été entretenue par deux colloques, organisés le premier à Madrid en 2002 par l'Université Complutense et la Casa de Velázquez⁸, et le second, six ans après, par l'Institut d'Archéologie de Mérida et le Musée archéologique provincial de Badajoz : c'est celui dont les actes voient aujourd'hui le jour.

Dans quelle mesure les données nouvelles apportées par l'archéologie de terrain, tant en Espagne qu'au Portugal, modifient-elles ou confirment-elles les hypothèses élaborées depuis une quinzaine d'années à propos des tours rurales hispaniques ? Cette question est le point de départ d'une contribution dont je prie le lecteur d'excuser le caractère disparate. Après des réflexions d'ordre général sur la chronologie, la distribution géographique, la morphologie et la fonction des maisons fortes, je proposerai un réexamen de deux passages bien connus de Pline l'Ancien qui mentionnent les « tours d'Hannibal » de l'Hispanie de son temps, afin de clore l'étude des sources littéraires relatives aux tours rurales et aux tours de guet hispaniques que j'avais entamée dans plusieurs publications précédentes.

Les pièges du vocabulaire

Il arrive souvent, en archéologie, qu'un terme choisi arbitrairement par un chercheur pour désigner une catégorie d'objets ou un type architectural soit adopté par commodité par la communauté scientifique et finisse, à la longue, par conditionner l'interprétation historique ou fonctionnelle du phénomène considéré. Il en est ainsi de termes comme « palafitte » ou « fond de cabane », qu'il a fallu des lustres pour éradiquer ou réinterpréter. Dans le cas le plus qui nous occupe, le problème est rendu encore plus inextricable par l'existence d'une bonne douzaine de vocables

¹ Fortea & Bernier 1970.

² Moret 1990, 1995 (= 1999), 2004 (textes rassemblés dans Moret 2008) ; pour la Bétique, Carrillo 1999 ; pour la Lusitanie, Fabião 2002.

³ García-Bellido 1994-1995 ; Arteaga 1999 ; Castro 2004 ; Ruiz 2004 ; Rodríguez & Ortiz 2003 (entre autres).

⁴ Mataloto 2004.

⁵ Ortiz & Rodríguez 2004, et la contribution de Victorino Mayoral et Elena Vega, dans ce volume, sur les « recintos-torre » de la vallée du río Ortigas (Badajoz).

⁶ Polo & Villargordo 2004.

⁷ Chapa *et al.* 2004 ; Torres & Gutiérrez 2004.

⁸ Torres, *atalayas y casas fortificadas. Explotación y control del territorio en Hispania (s. III a. de C. - s. I d. de C.)*, Madrid, 2002 ; actes publiés dans Moret & Chapa 2004.

concurrents ; qu'on en juge par la liste suivante, qui n'est certainement pas exhaustive⁹ : *monumentos ciclópicos* (1868, Manuel de Góngora) [fig. 1] ; *torres atalayas* (1945, García y Bellido) ; *recintos fortificados* et *torres de Aníbal* (1970, Fortea et Bernier) ; *Wehrgehöft* (1985, Jürgen Wahl) ; *castella* (1986, Manuel Maia) ; *recintos-torre* (1986, Ortiz y Rodríguez Díaz) ; *torres* ou *turres* (1989, Ruiz y Molinos) ; *enceintes quadrangulaires* (1990, Moret) ; *recintos turriformes* (1994, Arteaga) ; *maisons fortes* (1995, Moret) ; *villas-torre* (1999, Carrillo) ; *castilletes* (2002, Gutiérrez Soler) ; *fortines* (2004, Mataloto).

[p. 11] Chacun de ces termes renvoie à une définition plus ou moins détaillée qui met l'accent, selon les cas, sur des traits morphologiques ou sur une fonction, et assez souvent le terme a pour but de donner un nom particulier à un groupe d'édifices attestés dans un espace géographique restreint (*castella* dans le sud du Portugal, *recintos-torre* en Estrémadure, *castilletes* dans la Sierra Morena, *fortines* dans le Haut Alentejo, *villas-torre* en Bétique). Cette dérive nominaliste et particulariste ne peut qu'obscurcir une situation déjà passablement complexe en soi. Je ne veux pas donner l'impression, en critiquant cette prolifération d'étiquettes (à laquelle j'ai d'ailleurs moi-même contribué), que tout doit être arbitrairement unifié et que les spécificités régionales doivent être gommées : ce serait aller contre toutes les évidences archéologiques. Mais de même que l'utilisation des mots *castro*, *oppidum*, *poblado*, *villa*, etc., n'empêche pas la prise en compte de très profondes différences entre telle et telle région, ou entre tel et tel moment historique, de même, il serait beaucoup plus facile d'engager une réflexion de fond si l'on s'entendait un peu mieux sur le vocabulaire, par exemple en unifiant les critères qui déterminent l'utilisation du mot « tour » ou « *turris* »¹⁰.

Pour autant, il serait naïf de croire que l'on pourra arriver à un consensus sur le nom, tant que les désaccords subsisteront sur la destination des bâtiments considérés. Le choix du nom oriente nécessairement vers une interprétation fonctionnelle. Je ne me cache pas que parler de maisons fortes – comme je l'ai proposé – implique une interprétation civile du phénomène qui, aujourd'hui, est loin d'être partagée par tous les chercheurs. Il est inévitable que ceux qui voient dans ces constructions des ouvrages militaires, ou prioritairement défensifs, préfèrent des termes comme *fortín*, *recinto-torre* ou *castellum*¹¹.

J'essaierai, dans la suite de cet article, d'user de pragmatisme, en m'en tenant à des désignations génériques dont la définition puisse être validée sans trop de difficultés, même face à des bâtiments arasés qui n'ont pas fait l'objet de fouilles archéologiques. J'appellerai « maisons fortes » des bâtiments qui remplissent les quatre conditions suivantes :

— être situés à distance des agglomérations, en position isolée ;

⁹ Références bibliographiques dans Moret 1999, Carrillo 1999 et Moret & Chapa 2004.

¹⁰ Sur les ambiguïtés et la polysémie du mot latin *turris* (notamment dans ses emplois concernant l'Hispanie), voir Moret 2004, 14-16.

¹¹ Je reviendrai plus loin sur la question du rôle défensifs des tours rurales.

- avoir une forme simple et compacte¹², pour une superficie qui oscille entre 100 et 700 mètres carrés¹³ ;
- présenter l'aspect d'une fortification, grâce à des murs de grande épaisseur et à un appareil de pierre qui recherche fréquemment les effets de puissance (blocs mégalithiques frustes ou blocs à bossage) ;
- contenir des éléments mobiliers et/ou des équipements intérieurs qui renvoient à des activités domestiques, artisanales ou agricoles¹⁴.

Les « tours rurales », très proches des maisons fortes et qui pourraient d'ailleurs être considérées comme un sous-ensemble de celles-ci, se différencient par leur taille réduite, leur plan quadrangulaire souvent inférieur à 100 m², et la présence d'indices suggérant que l'édifice possédait plusieurs étages. Je parlerai de « maisons à tour » lorsque la tour est une structure annexe, dans un angle ou sur un côté du complexe architectural. Quant au terme de « tour de guet », il sera réservé à des constructions isolées, de petite taille (de 30 à 70 m²), sans structures annexes, [p. 12] placées sur un sommet ou un rebord de plateau et jouissant de vues très étendues.

Une chronologie romaine

La datation globalement romaine des tours rurales et des maisons fortes hispaniques tend à se confirmer, même si l'on peut regretter que les fouilles réalisées directement sur des bâtiments de cette sorte restent trop peu nombreuses, surtout en Andalousie. Chaque fois qu'une opération de terrain amène des données nouvelles, on se retrouve dans un contexte de romanisation, à partir d'un moment avancé du II^e siècle avant notre ère, ou le plus souvent entre le milieu du I^{er} siècle avant notre ère et l'époque julio-claudienne, parfois même jusqu'à l'époque flavienne incluse.

En Andalousie, les éléments nouveaux sont peu nombreux. Les prospections systématiques réalisées sur deux sites du Guadiana Menor (Castellón de Larva y Cortijo de los Castellones) permettent de fixer au I^{er} siècle avant J.-C. le début de leur occupation¹⁵. Des résultats similaires ont été obtenus, également par prospection, dans la province de Jaén, avec des occupations centrées sur la fin de l'époque républicaine et le I^{er} siècle de notre ère¹⁶. Il faut aussi faire mention des remarquables résultats des fouilles menées en 2006-2007 à Torreparedones (Baena, Cordoue), même si elles ne fournissent pour la question des maisons fortes que des indices indirects. Ces travaux ont conduit à une révision radicale de la datation de la porte monumentale de l'*oppidum* de Torreparedones, qu'il faut ramener au milieu du I^{er} siècle avant notre

¹² Dans le cas des bâtiments d'époque républicaine ou impériale connus sous le nom de *recintos fortificados*, le plan est presque toujours quadrangulaire. Mais on verra qu'il existe des maisons fortes aux formes beaucoup moins régulières.

¹³ Ces dimensions concernent le bâtiment principal. Des enclos et des bâtiments annexes, répartis sur des terrasses en contrebas du bâtiment principal, sont très souvent observés autour des maisons fortes.

¹⁴ Ce point est naturellement le plus difficile à vérifier quand le site n'a pas été fouillé.

¹⁵ Chapa *et al.* 2004.

¹⁶ Torres & Gutiérrez 2004, voir en particulier le tableau de la p. 135.

ère¹⁷, ce qui par contrecoup remet en question la chronologie de toutes les tours rurales des environs qui présentent le même type d'appareil (grands blocs rectangulaires à bossage rustique et feuillure d'angle). La révision chronologique qui vient de s'opérer à Torreparedones n'est d'ailleurs pas isolée : elle rappelle le cas de la Porte de Séville de Carmona, qui était tenue pour punique depuis les travaux d'Alfonso Jiménez entre 1976 et 1980, mais qu'une étude lumineuse de Thomas Schattner oblige à ramener à l'époque tardo-républicaine¹⁸. À Torreparedones comme à Carmona, l'appareil rectangulaire à bossage apparaît comme un trait caractéristique de l'urbanisme républicain¹⁹ ; il ne peut plus être mis en rapport avec des phases de construction carthaginoise, comme cela avait été suggéré²⁰.

En ce qui concerne le Bas Alentejo, la reprise du dossier par C. Fabião et P. Cid²¹ montre que les maisons fortes que M. Maia appelait des *castella* et datait de l'époque républicaine²² doivent, en fait, être rattachées pour l'essentiel à l'époque julio-claudienne. Dans le Haut Alentejo, le matériel recueilli en prospection sur les sites étudiés par R. Mataloto suggère un pic d'occupation à la fin de l'époque républicaine et au début du Haut Empire²³, [p. 13] en consonance avec les résultats des fouilles de Monte da Nora (Terrugem)²⁴. Enfin, des fouilles de sauvetage réalisées en 1997-2002 sur le site du Castelo da Lousa (Mourão, Évora) montrent que la construction du bâtiment principal et de ses annexes se situe vers le milieu du I^{er} siècle avant J.-C., le site restant occupé jusqu'au changement d'ère²⁵.

Dans le canton de La Serena en Estrémadure, les travaux en cours de l'Institut d'Archéologie de Mérida montrent que la plupart des maisons fortes devaient dater de l'époque romaine ; le site du Cerro del Tesoro (Zalamea de la Serena), qui a fait l'objet de sondages, est daté entre le dernier quart du I^{er} siècle avant et le milieu du I^{er} siècle après J.-C.²⁶. Des résultats semblables ont été obtenus, plus au nord, dans la Sierra Menera, où les vestiges d'activité minières qui se rattachent directement à des

¹⁷ Morena López 2007 ; voir aussi dans ce volume la contribution de José A. Morena López. Rappelons que les fouilles plus anciennes d'une équipe hispano-britannique dataient la porte du début du III^e siècle av. J.-C.

¹⁸ Schattner 2005 ; voir aussi d'autres arguments complémentaires dans Moret 2008, 146-149.

¹⁹ On pourrait ajouter l'exemple de la Silla del Papa (Tarifa, Cádiz), où une tour de défense fouillée en 2007-2008 présente un appareil de grands blocs rectangulaires à bossage rustique, dont l'aspect rappelle de très près celui des tours de Torreparedones ; cette tour a livré des éléments chronologiques du milieu de l'époque républicaine (Moret *et al.* 2008, 362 sq).

²⁰ Encore récemment, pour Carmona, par Prados & Blánquez 2007, 66. En ce qui concerne Torreparedones, j'avais moi-même envisagé la possibilité d'une origine punique du plan régulateur de la tour sud (Moret 2002, 207-209). Les appareils authentiquement puniques du sud de la péninsule Ibérique, connus à Carteia, à Carthagène, au Castillo de Doña Blanca ou à Niebla, sont bien différents. Ce sont des appareils rectangulaires irréguliers, à face dressée, avec des décrochements d'assises et quelques blocs polygonaux.

²¹ Voir la communication de Carlos Fabião dans ce volume.

²² Maia 1986.

²³ Mataloto 2004 et dans ce volume.

²⁴ Teichner 2008.

²⁵ Gonçalves & Carvalho 2004, 70 et 75. Parmi les 130 fragments de céramique à vernis noir recueillis, il n'y a pas une seule pièce de Campanienne A.

²⁶ Voir dans ce volume la communication de Victorino Mayoral et Elena Vega et celle de Macarena Bustamante.

maisons fortes et à de minuscules *castros* puissamment fortifiés²⁷ sont aujourd'hui datés entre la fin de l'époque républicaine et le début du Haut Empire²⁸.

Des formes et des contextes variés

Ce cadre chronologique une fois posé, il serait faux de croire que l'on a affaire à un phénomène homogène. C'est sans doute sur ce point que mon étude publiée en 1995 (puis traduite en espagnol en 1999) pouvait prêter à la critique : en mettant l'accent sur l'unité architecturale – d'ailleurs indéniable – de certaines réalisations de la Bétique et de l'Alentejo, elle laissait supposer que les maisons fortes de la péninsule Ibérique sont, *en règle générale*, des constructions à plan tripartite normé. Ce n'est évidemment pas le cas, et le développement des prospections dans d'autres secteurs de l'Hispanie a montré que l'on était en présence d'un phénomène éminemment polymorphe.

Le phénomène des maisons fortes et des tours rurales est en effet beaucoup plus largement répandu en Hispanie qu'on ne le pensait il y a une quinzaine d'années. On trouve des bâtiments isolés de petite taille et d'allure fortifiée, hors agglomérations, dans de nombreuses régions. Mais leur densité varie beaucoup d'une région à l'autre (fig. 2), et il reste indéniable que ce type d'implantation rurale n'est véritablement fréquent que dans certains secteurs du bassin du Guadalquivir (essentiellement les *campiñas* de la rive gauche, du Guadiana Menor au Genil, et sur la rive droite le secteur Linares – La Carolina), de l'Alentejo (Bas Alentejo à l'ouest de Mértola, Haut Alentejo entre Évora et le Guadiana) et de l'Estrémadure (La Serena). Ailleurs, les cas connus sont relativement isolés ou en tout cas beaucoup plus épars.

L'interprétation de cette carte de répartition pose plusieurs problèmes. Les maisons fortes sont un phénomène discontinu, qui a connu un grand succès dans certaines zones alors que dans d'autres il semble quasiment inconnu²⁹. Je ne crois pas qu'une explication globale simple puisse être donnée à ces disparités régionales. Du moins, je m'avoue incapable de trouver un dénominateur commun qui soit partagé par l'ensemble des zones à haute densité de maisons fortes. On y trouve des substrats préromains très différents, depuis le modèle urbain turdétan de la Bétique jusqu'au modèle villageois moins structuré de la zone turdule autour du Guadiana ; les ressources naturelles y sont très inégales, de même que les débouchés commerciaux ; enfin, la romanisation ne s'y [p. 14] exerce pas avec la même intensité. Compte tenu d'une situation aussi contrastée, on est bien obligé d'admettre que la maison forte a servi de réponse, dans ces diverses régions, à des besoins différents. On peut certes parler de concepts architecturaux similaires, mais qui s'inscrivent dans des processus indépendants, propres à chacune de ces régions.

²⁷ Polo & Villargordo 2004.

²⁸ Je dois cette information à l'amabilité de Christian Rico et Jean-Marc Fabre, de l'université de Toulouse, qui ont mené des recherches dans cette région de 2004 à 2007 avec Clemente Polo et Carolina Villargordo, de l'université de Teruel.

²⁹ Les exemples de tours isolées sont sporadiques ou absents dans tout le sud-est de la péninsule, ainsi que dans la majeure partie des régions littorales méridionales et dans de vastes secteurs de la Meseta.

La seule façon d'avancer dans ce problème consiste à ordonner, ou à essayer d'ordonner les matériaux dont nous disposons. Je distinguerai trois cas de figures principaux, en fonction des paramètres suivants :

- l'existence préalable, à l'époque préromaine, de formes d'habitat dispersé qui se rapprochent du type maison forte ;
- la densité des implantations ;
- leur insertion dans un réseau d'activités économiques traditionnelles (élevage, agriculture céréalière et/ou oléicole) ou dans des secteurs miniers en pleine mutation ;
- l'emploi d'une architecture de tradition indigène ou de modèles importés.

1/ Les maisons fortes à plan normé des Campiñas andalouses et du Bas Alentejo

Dans ces régions sans tradition d'habitat rural dispersé³⁰, où la vie des communautés turdétanes, dans la phase historique qui précède immédiatement la conquête romaine, s'organisait à partir des *oppida*, les maisons fortes de la fin de l'époque républicaine constituent une réelle nouveauté. Elles apparaissent à un moment encore imprécis et connaissent leur plus grand développement entre 50 av. J.-C. et 75 apr. J.-C., en empruntant des formes typiquement hellénistiques, passées au crible italien³¹ (fig. 3, f-h). Elles s'inscrivent dans un contexte économique qui est celui des riches terroirs agricole de la *campiña* de la rive gauche du Bétis (fig. 4), alors que dans le Bas Alentejo les terres sont nettement plus pauvres.

En Bétique, les nouveautés de la dernière décennie résident dans la découverte de plusieurs tours qui se situent en dehors des *campiñas* de Cordoue et de Jaén, élargissant notablement l'aire de diffusion de ce type architectural, même s'il reste indéniable que seules les *campiñas* présentent des concentrations réellement denses. Dans le bassin du Guadiana Menor, les prospections de l'université Complutense ont permis de mieux connaître plusieurs maisons fortes dont la chronologie initiale semble tardo-républicaine³². Plus loin encore vers l'est, l'édifice de Los Paradores (Caravaca, Murcia)³³, très proche par son plan des maisons fortes de Bétique, témoigne de connexions entre le Haut Guadalquivir et le bassin du Segura. Dans les hauts plateaux de Grenade, quelques cas ont été reconnus³⁴. Dans la province de Malaga, le superbe exemple d'El Tesorillo (Teba)³⁵ (fig. 3, g) laisse présager d'autres découvertes, de même qu'au sud de Séville le cas – qui reste cependant à confirmer – d'El

³⁰ Sauf à remonter plusieurs siècles en arrière, jusqu'au VI^e siècle. Rappelons à ce propos que les supposées « tours » préromaines de la Coronilla de Cazalilla (Jaén) et de la phase I de El Higerón (Nueva Carteya, Cordoue) étaient des établissements fortifiés de 1000 à 3000 m², peut-être des villages d'un type mal connu, mais en aucun cas des tours isolées, ni des maisons à tour.

³¹ Sur la question du modèle architectural et de l'origine du type quadrangulaire à compartimentation tripartite, je me permets de renvoyer à Moret 1995 (= 1999).

³² Chapa *et al.* 2004.

³³ Brotóns 1995, 263-267.

³⁴ González *et al.* 1999 (deux sites reconnus dans la dépression de Guadix).

³⁵ Serrano *et al.* 1985.

Esparragoso II à Montellano³⁶. Enfin, près du détroit de Gibraltar, des prospections récentes ont mis au jour au lieu-dit Betis (entre Tarifa et Bolonia) deux constructions rectangulaires à soubassement mégalithique qui ont de fortes chances de [p. 15] se rattacher au type de la tour rurale, à proximité de ce qui semble être une agglomération secondaire organisée autour d'un point d'eau, non loin de la route qui conduisait de Mellaria à Asido³⁷. En ce qui concerne le Bas Alentejo, on trouvera plus loin dans ce volume, dans la contribution de Carlos Fabião, toutes les précisions nécessaires.

Cette catégorie est celle qui a fait l'objet des études les plus nombreuses, à partir d'un corpus qui doit être proche de la centaine de sites. En Bétique, les maisons fortes forment entre les *oppida*, eux-mêmes très rapprochés les uns des autres, un dense semis d'habitat rural fortifié (ou d'apparence fortifiée). Pour reprendre les termes de E. W. Haley, qui résume fort bien l'état de la question, « *the available archaeological data show that in no manner are these maisons fortes Iberian in origin. They reflect instead Romanized and Romanizing native elites and/or Italian colonists and their descendants in search of an architectural form that satisfied the functional demands of increasingly olive-based agriculture and the need to advertise increasing personal wealth and status according to Roman norms.*³⁸ » Cette interprétation n'est évidemment admissible que pour le cœur de l'opulente Bétique. D'autres mécanismes, plus complexes et plus difficiles à démêler, ont dû jouer pour que des formes architecturales similaires se répandent également dans le sud de la Lusitanie, où les ressources agricoles étaient notablement plus réduites et où la romanisation fut à la fois plus tardive et plus limitée.

2/ La Sierra Morena et le Guadiana moyen

Dans les régions qui vont du Haut Alentejo au *saltus Castulonensis*, en passant par la Serena, on trouve plusieurs concentrations de maisons fortes qui présentent des formes plus variées et généralement moins régulières qu'en Bétique et que dans le sud de la Lusitanie. Comme dans le cas précédent, la maison forte ne prolonge pas dans ces régions des traditions préromaines d'habitat dispersé³⁹ ; elle conserve, en revanche, certains traits des fortifications indigènes de la fin de l'âge du Fer. Le phénomène apparaît au I^{er} siècle avant notre ère, et semble disparaître vers la fin du siècle suivant. Morphologiquement, ces maisons fortes présentent une large palette de solutions architecturales dans lesquelles se combinent traditions indigènes et techniques importées⁴⁰ : les tracés sont irréguliers, les appareils souvent mégalithiques⁴¹, et lorsque les enceintes atteignent une superficie supérieure à 500 m²,

³⁶ Oria *et al.* 1990, 62 ; Haley 2003, 49. Il s'agit d'un édifice rectangulaire de 20 x 25 m, très arasé, à structure tripartite.

³⁷ Moret *et al.* 2008, 365 sq.

³⁸ Haley 2003, 48.

³⁹ S'il a existé, dans la Serena par exemple, un habitat dispersé de l'âge du Fer, c'est à une époque beaucoup plus ancienne (celle des édifices ruraux isolés orientalisants du type Cancho Roano), séparée de l'apparition des maisons fortes républicaines par un hiatus de plusieurs siècles.

⁴⁰ Voir dans ce volume la contribution d'Antonio Pizzo.

⁴¹ Au sujet de l'appareil mégalithique, voir dans ce volume la mise au point de Luis Berrocal-Rangel.

elle possède parfois, comme c'est le cas par exemple à Hijovejo dans la Serena, une tour sur l'un des côtés (fig. 3, d).

Cette catégorie présente une autre particularité notable : dans plusieurs régions, on note une relation de proximité assez étroite entre l'aire de distribution des maisons fortes et l'aire géographique d'un district minier actif pendant l'époque républicaine. C'est le cas entre les *recintos-torre* de la Serena et le district de Castuera (juxtaposition), comme entre les *castilletes* de la Sierra Morena de Jaén et le district de Linares – La Carolina (superposition). À Jaén, le lien de cause à effet paraît indéniable. La situation est moins claire dans la Serena, où la distance est trop grande pour que les tours aient pu faire partie, comme cela a été supposé, d'un réseau défensif directement lié à l'exploitation minière. Je reviendrai plus loin sur ce problème, à l'occasion d'un détour par la Grèce.

Quoi qu'il en soit, il peut être intéressant de noter qu'il [p. 16] existe d'assez nombreux points communs entre cette catégorie de maisons fortes et le groupe beaucoup plus septentrional de la Sierra Menera (fig. 2), où l'on trouve, en plein secteur d'activité minière et métallurgique, toute une gamme d'habitats fortifiés qui vont de la tour isolée au très petit *castro*⁴².

3/ Le Nord-Est : maisons fortes et micro-villages

On jugera peut-être qu'en étendant ce rapide panorama au littoral valencien, au Bas Ebre et à la Catalogne, je sors de mon sujet. Il n'en est rien. Il suffit de juxtaposer, à la même échelle, le plan d'Hijovejo, celui du Puig Castellet de Lloret de Mar⁴³, sur le littoral catalan, et celui de Torre Cremada de Valdelatorrada⁴⁴, dans le Bas Aragon (fig. 3, a-b-d), pour se convaincre que les buts recherchés sont les mêmes – une structure d'habitat isolée et compacte, adaptée aux dimensions d'une famille élargie, munie d'une tour qui souligne de façon particulièrement expressive les moyens mis en œuvre pour la protection de cet habitat –, même si les formes varient en fonction des traditions techniques et stylistiques propres à chaque région.

Le Puig Castellet appartient au III^e siècle, mais d'autres petits habitats très semblables sont construits en Catalogne pendant les décennies qui suivent la conquête romaine ; quant à l'édifice de Torre Cremada, il est contemporain d'Hijovejo. Ce que j'ai appelé – de façon assez malsonnante, il faut bien le reconnaître – le « micro-village » ibérique⁴⁵ n'est en fait qu'une maison forte de bonne taille. Il n'y vivait sans doute guère plus de monde que dans une tour rurale à plusieurs étages de la Bétique. On ne peut donc que souscrire à la proposition d'Arturo Oliver, qui propose de regrouper sous le terme générique de *casa fortificada* tous les très petits établissements ibériques que d'autres auteurs appellent *poblados*, *atalayas* ou *fortines*⁴⁶. Ces maisons fortes à la mode ibérique existent depuis le IV^e siècle, avec des exemples bien connus

⁴² Polo & Villargordo 2004. Ces habitats fortifiés de la Sierra Menera se distinguent par leurs murs d'une grande épaisseur, bâtis en appareil cyclopéen.

⁴³ Pons *et al.* 1989.

⁴⁴ Moret *et al.* 2006, 106-131.

⁴⁵ Moret 2004, 17.

⁴⁶ Oliver Foix 2004.

comme celui de Puntal dels Llops près de Liria ; mais le type se maintient dans le Bas Èbre et le nord du Pays Valencien jusqu'à l'époque tardo-républicaine⁴⁷, soit sous une forme quasiment inchangée dont témoignent notamment les sites de Rochina (Sot de Ferrer) et de Puig de la Misericordia (Vinaròs), soit avec des innovations dans l'appareil ou les formes architecturales, comme à Torre Cremada.

On peut même aller plus loin dans la comparaison entre les *recintos-torre* d'Estrémadure et les maisons fortes ibériques, en reprenant les cas d'Hijovejo et de Torre Cremada. On connaît les reliefs en pierre qui ornent le piédroit de la porte d'Hijovejo : y sont représentés deux *caetrae* et un *scutum*⁴⁸. Or, on a trouvé dans le voisinage de Torre Cremada, à Calaceite et à Cretas, des stèles ibériques tardives qui représentent soit des armes, soit des guerriers armés ; une stèle de Caspe⁴⁹, toujours dans le Bas Aragon, peut même être considérée comme le parallèle le plus proche des boucliers d'Hijovejo, puisqu'on y voit une frise d'armes formée par trois *caetrae* et un *scutum*. Les motifs d'armes de ces décors sculptés véhiculent, dans le domaine iconographique, les mêmes valeurs que la tour dans l'ordre architectural : ces sont des attributs militaires dont s'enorgueillit une lignée aristocratique indigène, en voie de romanisation, qui a préféré le manoir rural à l'*oppidum*.

[p. 17] *Autres catégories*

Une fois mis à part les sites qu'on peut rattacher aux trois catégories que je viens de présenter brièvement, il reste un bric-à-brac hétérogène de cas difficilement classables, soit parce qu'ils sont isolés, soit parce qu'ils sont trop mal connus.

Le type le plus original est celui des **tours-greniers**, sur lequel j'ai attiré l'attention il y a quelques années⁵⁰. Il s'agit, d'une certaine façon, d'un produit dérivé du village ibérique à rue centrale : le plan de base est à peu près le même, mais ses proportions sont beaucoup plus réduites. Le seul exemple bien connu, La Gessera de Caseras (Terra Alta, Tarragona), est un bâtiment divisé en 16 ou 17 compartiments très allongés et étroits (1,5 m de large à l'intérieur), séparés par des cloisons beaucoup plus minces que celles qu'on peut trouver dans les maisons de cette époque (fig. 3, c). Ces cellules ont livré un abondant matériel céramique, mais aucune trace d'équipements domestiques construits, que ce soient des banquettes, des foyers ou des dispositifs culinaires⁵¹. Il s'agit selon toute vraisemblance d'un bâtiment voué au stockage : en deux mots, un grenier fortifié. Il est certes difficile de parler d'un type architectural, compte tenu de l'absence de parallèles confirmés dans le nord-est de l'Espagne à la fin de l'âge du Fer et pendant l'époque républicaine⁵². Du point de vue

⁴⁷ Références dans Moret 2004, 18 sq.

⁴⁸ Ortiz & Rodríguez 2004, fig. 3.

⁴⁹ Beltrán Lloris 1996, fig. 176, p. 182 (stèle d'El Acampador).

⁵⁰ Moret 2004, 19.

⁵¹ Moret *et al.* 2006, 165-169. Rappelons que ce site a d'abord été occupé par une maison forte, au VI^e siècle avant notre ère. Le grenier fortifié était occupé à l'époque républicaine, mais la date de sa mise en service ne peut être fixée.

⁵² Le plan du Castellar de Berruenco, près de la Laguna Gallocanta dans la Sierra Menera de Teruel, est très similaire (Polo & Villargordo 2004, 159 et fig. 3), mais ses dimensions sont nettement plus grandes et dans ce cas un usage domestique ne peut être exclu.

fonctionnel, on trouve en Catalogne des champs de silos, parfois munis d'un mur de défense, qui pouvaient remplir à peu près les mêmes fonctions, mais sous une forme très différente. En fait, le seul parallèle vrai que je connaisse pour La Gessera appartient au second âge du Fer provençal : c'est le petit site fortifié de Coudoune (Lançon, Bouches-du-Rhône), perché sur une butte isolée, qui sur un espace à peu près semblable comportait une quinzaine de cellules de taille exiguë où étaient entreposées de grandes quantités de grain⁵³. Dans les deux cas, il est impossible de ne pas penser au modèle social et architectural des *agadir* berbères, qui sont surtout connus, pour l'Anti-Atlas marocain, grâce à l'ethnographie et à des sources écrites qui ne remontent pas avant le XVI^e siècle⁵⁴, mais dont on trouve un représentant isolé, dès le XIII^e siècle, sur le site du Cabezo de la Cobertera d'Abarán (Murcia), dans une région d'al-Andalus où l'empreinte berbère est patente⁵⁵. Ces *agadir* sont des établissements perchés fortifiés composés de cellules ouvrant sur une place commune. Chacune des cellules – dont la largeur intérieure n'excède pas, comme à La Gessera, 1,5 à 2 m – est un grenier ou un magasin appartenant à une famille, l'ensemble étant géré collectivement et défendu aux frais de la communauté.

Dans un tout autre registre fonctionnel, les véritables **tours de guet** – j'entends par là des ouvrages à fonction exclusivement défensive, fonctionnant en réseau – forment une catégorie dont on aimerait pouvoir suivre l'évolution et décrire les caractéristiques propres. Les données dont nous disposons aujourd'hui ne le permettent malheureusement pas. Sur le littoral, les tours de guet étaient certainement nombreuses, tant à l'époque carthaginoise que sous la domination romaine : Plin en parle comme d'un trait caractéristique des paysages hispaniques, comme on le verra plus loin, et il n'y a aucune raison de ne pas l'en croire. Mais ces bâtiments devaient souvent être construits en matériaux plus légers que les maisons fortes de l'intérieur⁵⁶, ce qui peut expliquer leur disparition. Dans l'intérieur des terres, il est [p. 18] certain qu'une petite fraction des tours décrites par Fortea et Bernier et par les archéologues qui après eux ont arpenté en tous sens les contreforts des Sierras bétiques devaient être des tours de guet : je pense aux tours qui sont situées sur des sommets élevés, d'accès difficile, et qui présentent les dimensions les plus petites. Mais aucune d'elles n'a fait l'objet d'une fouille, ni même d'une description détaillée.

Restent trois sites du littoral méditerranéen qui présentent un intérêt exceptionnel en raison de leur chronologie ancienne et parce qu'ils ont été entièrement fouillés : L'Empedrola (Calpe, Alicante), El Perengil (Vinaròs, Castellón) et El Turó dels Dos Pins (Cabrera de Mar). À l'Empedrola a été mise au jour une tour isolée rectangulaire de 10,6 x 8,2 m, datée du IV^e siècle par des amphores puniques⁵⁷. Il est fort possible, compte tenu de la date et du lieu, qu'on soit en présence d'une tour de guet rattachée à un réseau de surveillance côtière. Peut-on cependant parler d'une construction proprement punique ? C'est un point qu'il ne sera possible de discuter que quand les

⁵³ Verdin 1996-1997.

⁵⁴ Jacques-Meunié 1951 ; Adam 1985.

⁵⁵ De Meulemeester & Matthys 1995.

⁵⁶ Plin évoque des « tours en terre » (voir plus loin).

⁵⁷ Sala 2006, 142-144.

données de fouille auront été publiées. La tour d'El Perengil, près de Vinarós⁵⁸, est un bâtiment rectangulaire de 18,5 x 11,2 m (fig. 3, e), fermé par des murs d'une grande épaisseur qui permettent de restituer sans difficulté plusieurs étages : il devait donc s'agir d'une tour particulièrement imposante. Un module de six pieds romains paraît être à l'origine de son plan régulateur. Cette tour se dressait, en position isolée, au sommet d'une colline assez basse mais qui se détachait nettement de la plaine côtière, à 5 km de la côte. La voie héracléenne passait plus à l'intérieur et ne peut donc pas être mise directement en rapport avec la construction du bâtiment. Tour de guet ? Le bâtiment paraît trop grand et trop complexe pour cet usage, et le lieu mal choisi. Fortin ? Maison-tour d'un type original ? La question reste ouverte. Enfin, la tour rectangulaire du Turó dels Dos Pins (11,5 x 5,95 m), datée de la fin du III^e siècle, était située à 500 m seulement de l'enceinte de l'*oppidum* ibérique de Burriac, sur un versant⁵⁹. Il s'agissait donc, selon toute vraisemblance, d'un élément annexe du système défensif de l'*oppidum* : elle n'avait pas de fonction autonome.

Chacune à sa façon, ces trois tours sont des hapax. Seule celle de Perengil, que je serais enclin à dater du tout début de l'occupation romaine, peut être rapprochée des maisons fortes du sud de la péninsule : les proportions coïncident assez bien avec certaines tours rectangulaires de la Bétique ; quant aux différences de forme et de distribution intérieure, elles peuvent aisément s'expliquer par l'écart chronologique qui les sépare. Les deux autres sont trop isolées pour qu'on puisse en tirer des leçons utiles. Elles constituent cependant de précieux jalons chronologiques, dans la mesure où elles attestent l'existence du type de la tour quadrangulaire isolée dès le second âge du Fer ibérique, tout du moins dans les régions côtières.

Des tours militaires ou civiles, de défense ou d'habitat ? Un débat toujours et partout recommencé

La question de la destination des tours rurales hispaniques s'éclaire d'un jour nouveau dès lors que l'on élargit son champ de vision et que l'on prête attention aux débats qui se sont élevés, sous d'autres cieux, autour de dossiers similaires. Il est alors piquant de constater que les mêmes dilemmes, les mêmes controverses ont agité d'autres communautés scientifiques, que les mêmes arguments contradictoires ont été échangés, que les mêmes obstacles ont été rencontrés. Bien des régions du monde antique ont connu des tours rurales, de l'époque archaïque jusqu'au Bas Empire. J'évoquerai ici deux cas parmi les mieux étudiés : celui de l'Attique et des îles de l'Égée à [p. 19] l'époque classique et hellénistique, et celui de l'Asie Mineure à l'époque hellénistique.

Les tours rurales s'y comptent par centaines et présentent dans certaines îles ou dans certains territoires du continent des densités surprenantes⁶⁰. Les très nombreuses

⁵⁸ Oliver Foix 2001. La pauvreté du matériel céramique n'a pas permis de fixer avec une grande précision la chronologie de ce bâtiment, qui peut avoir été bâti pendant la seconde guerre punique ou au tout début de l'occupation romaine.

⁵⁹ Zamora & García Roselló 2005.

⁶⁰ Un seul chiffre à titre d'exemple : on connaît plus de 70 tours rurales dans l'île relativement petite de Kéos (Mendonzi 1994).

études qui leur ont été consacrées⁶¹ permettent de faire un certain nombre d'observations utiles aussi pour l'Hispanie, malgré la distance géographique, culturelle et chronologique. Non pas que les modèles proposés soient transposables tels quels : les structures d'une cité grecque ou d'un royaume hellénistique sont trop différentes de celles d'une province d'Hispanie. Ce qui peut et doit nous intéresser, c'est l'évolution d'un débat scientifique qui a progressivement glissé d'une lecture à dominante militaire et étatique à une interprétation plutôt civile, non dirigiste, du phénomène des tours rurales. C'est aussi le fait que malgré l'extraordinaire état de conservation de nombre de ces tours, malgré la possibilité de reconstituer des réseaux entiers dans des régions ou des îles peu modifiées par l'agriculture moderne, malgré l'existence de sources littéraires et épigraphiques d'une richesse et d'une précision enviables⁶², de nombreux doutes subsistent quant aux motivations réelles des bâtisseurs des tours de la campagne grecque.

Première constatation, qui se répète d'un territoire à l'autre et d'une île à l'autre : les fonctions dévolues aux tours rurales sont multiples – refuge, habitat rural, stockage des récoltes, guet, surveillance –, soit qu'elles se répartissent entre diverses constructions dans une même micro-région, soit que les mêmes constructions aient pu servir, selon les circonstances, à la défense, à l'habitat ou à des usages agricoles⁶³. Mais le consensus cesse – tout comme dans la péninsule Ibérique – quand il s'agit de savoir si l'on a affaire à des réseaux défensifs concertés (et donc liés à une cité, à un État ou à une administration provinciale), ou si la construction des tours résulte d'initiatives privées, menées sans concertation par divers propriétaires. C'est sur ce point que les opinions ont le plus varié depuis la découverte de ces monuments par les voyageurs anglais, allemands et français du XIX^e siècle.

La première alternative a longtemps dominé les interprétations. Il était couramment admis que les tours des îles étaient, à titre presque exclusif, une protection contre les pirates ; que les tours de l'Attique et de la Mégaride étaient des éléments d'un réseau militaire savamment structuré mis en place par Athènes et ses adversaires⁶⁴ ; que celles de l'Asie Mineure avaient été construites à l'instigation de tel ou tel monarque, pour sécuriser une frontière ou une zone de conflit. Par retour de balancier peut-être, mais surtout en raison d'une meilleure attention portée aux données du terrain, la tendance actuelle, depuis une quinzaine d'années, est au rejet du « tout défensif ». Quelques exemples :

En Lycie centrale et orientale, il existe de nombreuses tours qui étaient tenues traditionnellement pour des ouvrages militaires inscrits dans un réseau de défense de la *chôra* de telle ou telle cité hellénistique ; mais leur emplacement sur des sites difficiles à défendre, et la proximité de bâtiments annexes et d'équipements agricoles (pressoirs,

⁶¹ Voir la bibliographie très nourrie de Morris & Papadopoulos 2005. On se reportera aussi avec profit aux notices du « Bulletin analytique d'architecture du monde grec » de la *Revue archéologique*.

⁶² Ce qui distingue le cas grec (notamment en Attique et dans le nord-est du Péloponnèse), c'est l'extrême degré de précision qu'il est possible d'atteindre dans l'attribution d'un bâtiment donné au territoire d'une cité, comme dans son positionnement par rapport à une frontière : toutes choses qui font cruellement défaut en Hispanie.

⁶³ Les exemples sont innombrables. Parmi les études de cas qui prennent le mieux en compte cette diversité des usages, on peut citer Osborne 1986 (pour Thasos), Koutsoukou & Kanellopoulos 1990 (pour Andros), Mendoni 1994 (pour Kéos), Durugönül 1998 (pour la Cilicie), Morris 2001 (pour Leucade).

⁶⁴ C'est encore la vision d'Ober, 1985.

moulins, aires de battage) incitent à [p. 20] voir en eux des éléments d'une structure agricole⁶⁵. Ce constat a amené Th. Marksteiner à identifier ces établissements fortifiés comme des résidences seigneuriales (*Herrensitze*) où vivaient en permanence des propriétaires terriens, au milieu de leur exploitation agricole⁶⁶.

En Attique, les remarquables travaux d'archéologie rurale de H. Lohmann⁶⁷ ont rendu le statut d'exploitations agricoles à des sites dotés d'une tour que J. Ober prenait pour des tours de guet ou même des tours d'artillerie au sein de ce qu'il appelait la « forteresse attique »⁶⁸, dans une vision réductrice où le militaire semble l'emporter sur toute autre considération dans l'organisation du territoire. Comme dans le cas précédent, les données archéologiques de terrain ne laissent guère de doute quant à la fonction agricole de ces sites où la tour n'est qu'un élément parmi d'autres de l'établissement rural⁶⁹.

C'est à propos des tours des îles de l'Égée que le débat est le plus ouvert. La grande variété des positions topographiques, des environnements naturels, des formes architecturales – un constat qui rappelle celui qu'on a fait en Hispanie – n'autorise, en tout état de cause, que des appréciations nuancées. Les interprétations ne sont dignes de crédit que quand elles reposent sur l'analyse pondérée de plusieurs facteurs : la morphologie du bâtiment lui-même (dimensions, plan, matériau, appareil) ; les éléments de datation et, partant, les circonstances historiques qui ont pu entourer sa construction ; et surtout son environnement (topographie, présence ou non de structures annexes, intervisibilité, ressources agricoles, ressources minières...). À Kéos, aux IV^e et III^e siècles, il apparaît ainsi que certaines tours isolées peuvent se rattacher à des systèmes de défense des territoires des quatre cités sur l'île, alors que d'autres doivent nécessairement être mises en rapport avec l'exploitation agricole des terroirs, compte tenu de leur association avec des terrasses de culture, des aires de dépiquage antiques et des vestiges de pressoirs à vin et à huile⁷⁰.

Parmi les nombreuses réflexions qui ont été suscitées par ce dossier, je retiendrai surtout celles de Robin Osborne et de Sarah Morris. Pour Osborne, la tour rurale doit avant tout être considérée dans ses rapports avec l'expression architecturale d'un certain pouvoir : c'est le signe extérieur le plus visible du statut social et de la richesse de son propriétaire⁷¹. Selon lui, on a affaire à des sociétés où les membres de l'élite ressentaient le besoin de rendre immédiatement sensible leur position dominante par la construction de résidences rurales coûteuses et d'aspect imposant. Ce constat n'exclut pas une grande variété d'usages : refuge, habitat rural, stockage des récoltes, guet

⁶⁵ Konecny 1994.

⁶⁶ Marksteiner 1994. J. des Courtils (2001) y voit plutôt des « habitations intermittentes liées au cycle des migrations saisonnières », mais l'interprétation est également civile.

⁶⁷ Lohmann 1992.

⁶⁸ Ober 1985.

⁶⁹ À l'exception bien sûr des tours situés sur les points culminants des montagnes, pour lesquelles une fonction militaire peut être admise (Lohmann 1992, p. 40). La même distinction est faite par S. Morris parmi les tours de Leucade (Morris 2001, 341).

⁷⁰ Mendoni 1994.

⁷¹ Osborne 1986, 1992.

contre les pirates. L'effet puissamment dissuasif⁷² que pouvaient produire de telles constructions n'était évidemment pas à dédaigner ; mais en termes généraux, Osborne estime que la construction des tours rurales de Thasos répond d'abord à un besoin « d'exhibition d'un pouvoir économique »⁷³ qui pouvait d'ailleurs être aiguillonné par un effet de mode et de compétition entre familles dominantes. Enfin, Osborne note qu'en Attique, les tours semblent plus nombreuses dans le sud, à proximité du Laurion, ce qui l'amène à s'interroger sur les [p. 21] rapports possibles entre l'activité minière et la construction des tours⁷⁴.

Reprenant pour une assez large part le point de vue de R. Osborne – mais avec moins de nuances –, Sarah Morris s'est d'abord intéressée au cas des tours de Leucade⁷⁵. Contre des auteurs comme Dörpfeld qui classaient les tours comme rurales ou militaires en fonction de leur couverture visuelle et de leur position stratégique (notamment sur la côte, en réponse à des menaces maritimes), elle juge avec bon sens que doivent avant tout primer les informations livrées par le bâtiment lui-même et son environnement immédiat. Elle montre ainsi que la fonction de résidence rurale à vocation agricole est la plus vraisemblable pour les tours carrées qui sont dotées de constructions adjacentes et qui disposent aux environs de terres cultivables, quelle que soit leur position. D'où sa conclusion : « *These rural structures, multistoried and massive, were private and residential, despite their public (i.e., fortification-) style and hence costly level of construction* ».

Ces réflexions ont été systématisées et élargies dans un article qui tente la synthèse de l'ensemble de la documentation disponible sur les tours en pierre du monde grec aux époques classique et hellénistique, en optant pour un point de vue d'histoire économique et sociale⁷⁶. L'idée centrale de Morris et Papadopoulos est que les tours du IV^e et du III^e siècle font partie d'une stratégie nouvelle d'exploitation du territoire, à l'initiative de propriétaires absentéistes et dans le cadre d'une économie esclavagiste. Plus précisément⁷⁷, ces auteurs partent du constat que ces tours apparaissent à une époque où l'agriculture grecque se tourne vers la recherche du profit et de nouveaux marchés d'exportation, et qu'elles sont souvent bâties à proximité de mines et de carrières. Une telle exploitation intensive des ressources minières et agricoles suppose le recours à une main-d'œuvre servile nombreuse. Les tours s'inscrivent donc dans un système d'économie esclavagiste dans lequel le propriétaire réside en ville, tandis que le domaine rural est tenu par une famille d'esclaves. On doit ainsi supposer que les tours servaient de logement aux esclaves, ce que confirmeraient plusieurs textes⁷⁸ et quelques indices architecturaux, notamment

⁷² Parler de dissuasion ne veut pas dire que la menace était celle d'une armée ennemie ou d'une attaque de pirates. Le danger le plus immédiat et le plus présent était, tout simplement, celui des maraudeurs ou des voleurs. Cet aspect ne doit pas non plus être oublié quand on raisonne sur les tours hispaniques.

⁷³ Osborne 1986, 175.

⁷⁴ Osborne 1992.

⁷⁵ Morris 2001, en particulier p. 339-340.

⁷⁶ Morris & Papadopoulos 2005.

⁷⁷ Je reprends ici en grande partie les termes du résumé de Michèle Brunet dans le « Bulletin analytique d'architecture du monde grec », *Revue archéologique*, 2006 / 2, p. 378.

⁷⁸ Avec quelques réserves, puisque dans un texte du corpus démosthénien souvent cité (47, 56), la maison à tour est certes habitée par des esclaves, mais aussi par la femme et les enfants du propriétaire.

des dispositifs de fermeture permettant l'enfermement temporaire de cette force de travail.

Le lien avec les mines, évoqué ici par S. Morris, est une question récurrente dans l'historiographie récente. Plusieurs auteurs se sont demandés s'il existait un rapport entre les tours isolées et les mines de Thasos, de Siphnos ou du Laurion⁷⁹. Les éléments du dossier sont encore difficiles à manier, faute d'une corrélation chronologique précise et sûre entre l'exploitation des mines et la construction des tours. Mais la coïncidence ne laisse pas d'intriguer. Non que les tours soient directement liées à l'exploitation minière elle-même : à Siphnos, par exemple, on a pu supposer les tours servaient à la surveillance des forêts qui fournissaient le combustible nécessaire au traitement du minerai⁸⁰. En Attique, les tours semblent plus nombreuses dans le sud, à proximité de la zone minière du Laurion, mais pas en connexion directe avec les sites d'extraction. Selon R. Osborne, la présence de masses serviles nombreuses a pu être ressentie dans cette région comme un facteur d'insécurité qui incita à construire des tours, peut-être aussi à « renforcer par [p. 22] l'architecture la distinction statutaire entre esclaves et maîtres »⁸¹. Le même auteur fait cependant montre de plus de prudence que Thielemans et Birkett-Smith, en notant que sur trois îles bien connues pour leurs activités d'extraction, Thasos, Siphnos et Kéos, les tours rurales ne sont pas plus nombreuses dans le voisinage des mines que dans le reste de l'île.

Quelles leçons tirer de toute cela pour le terrain hispanique ? Je limiterai la discussion à trois questions : celle des mines, celle des esclaves et du modèle économique auquel correspondent les tours, celle enfin du dilemme entre l'option défensive/militaire et l'option agricole/civile.

S'agissant des mines, des interrogations semblables débouchent, je le crains, sur les mêmes doutes. Sauf dans les districts de Linares - La Carolina et de la Sierra Menera, la corrélation géographique est trop partielle pour être concluante. Et surtout, comment expliquer qu'on ne connaisse aucune tour dans la région de Carthagène, où travaillaient pourtant, d'après Polybe, 40 000 personnes au II^e siècle avant notre ère⁸², parmi lesquelles devaient figurer de très nombreux esclaves et des masses de personnes déplacées ? S'il y avait en Hispanie une région stratégique où l'insécurité devait régner, c'est bien celle-là... Or, rien ne permet de penser qu'elle était quadrillée par des tours. Ce constat doit peut-être nous conduire à penser que le lien entre les tours et les mines n'a rien de consubstantiel. C'est seulement dans des circonstances particulières que certaines communautés locales ont pu, ponctuellement, réagir aux transformations de leur société – transformations qui, pour partie, pouvaient être dues à l'essor brutal de l'exploitation minière – en développant un modèle d'organisation territoriale qui donnait une place privilégiée à la maison forte. Tel est le cas de la Serena et de la Sierra Menera ; ailleurs, l'adaptation au nouveau modèle économique a suivi d'autres voies.

La question de l'esclavage débouche également sur un constat d'impasse. À la différence de la Grèce, on ne peut pas s'appuyer en Hispanie sur des textes qui lient

⁷⁹ Osborne 1992, Thielemans 1999, Birkett-Smith 2000, Morris & Papadopoulos 2005.

⁸⁰ Birkett-Smith 2000.

⁸¹ Osborne 1992, 50.

⁸² Polybe cité par Strabon, III 2, 10.

explicitement tours rurales et esclavage⁸³. Il me semble cependant possible de retenir, comme piste de réflexion, la notion de propriétaire absentéiste, quel que soit le statut des personnes attachées à sa possession rurale (clients, dépendants, esclaves...). C'est du moins ce qui me paraît le mieux rendre compte du cas de la Bétique, dans les secteurs proches des *oppida* de la Campiña, l'exemple le plus frappant étant Torreparedones, avec les 40 tours qui se pressent dans un rayon de 5 km autour du centre urbain⁸⁴. La dimension ostentatoire des maisons fortes – soulignée par des appareils de pierre de taille – est ici évidente et elle ne peut s'expliquer que si leur propriétaire appartenait à l'élite fortunée de l'*oppidum* le plus proche ; mais l'on peut difficilement admettre que ce propriétaire résidait en permanence dans l'espace relativement étroit d'une bâtisse fortifiée qui était loin d'offrir le confort d'une villa.

La situation était différente dans le Bas Alentejo, dans les secteurs où sont implantées les maisons fortes du type défini par M. Maia. Le tissu urbain y est moins dense, la romanisation moins poussée, et les sols relativement pauvres étaient peu attractifs pour l'agriculture. Le contexte est d'ailleurs le même, plus au nord, pour le Castelo da Lousa. Il faut imaginer pour ces régions d'autres modèles, et je proposerai, à titre d'hypothèse, celui-ci : un notable de Myrtilis, grand propriétaire terrien, pouvait posséder à la fois un établissement du type *villa* [p. 23] sur la partie la plus fertile de son fonds, et faire construire des maisons fortes dans des secteurs plus éloignés et plus pauvres, pour tenter de faire fructifier des terres jusque-là négligées. Ces maisons fortes – dont certaines étaient très probablement, d'après leur plan, de simples tours rurales – servaient à loger des travailleurs dépendants ou peut-être des esclaves. La proximité de sites miniers, à quelques heures de marche⁸⁵, a pu dans certains cas constituer un nouveau marché propre à favoriser le développement de ces exploitations, malgré la pauvreté des sols. Ce qui est certain en tout cas, c'est qu'un simple vétéran ou un colon sans fortune n'avait pas les moyens de se faire construire un bâtiment du genre des « *castella* » du Bas Alentejo. Seuls le pouvaient, me semble-t-il, les membres d'une élite urbaine romanisée (ou des Italiens dotés d'un solide capital), désireux de tirer le profit maximum de leurs terres, même les plus pauvres, en y entretenant en permanence des travailleurs agricoles et/ou des bergers qui étaient logés dans les maisons fortes.

La Serena et le Haut Alentejo offrent à mon sens une variante un peu plus « indigène » de ce modèle économique et social, avec une différence notable : la taille en général plus grande des établissements, jointe à des décors très significatifs comme ceux qui ornent la porte d'Hijovejo, évoqués plus haut, laisse à penser que les maisons fortes pouvaient être dans ces régions la résidence d'une famille de l'élite locale. De ce point de vue, une maison forte comme celle d'Hijovejo apparaît assez clairement comme la mise en œuvre des nouvelles formes de pouvoir dont se prévalent les élites indigènes dans la phase initiale de romanisation.

⁸³ Je mets à part le cas de la *Turris Lascutana* (CIL II 5041), puisque à l'époque où sont mentionnés ses habitants asservis (*seruei*), il s'agit d'une agglomération qui est qualifiée d'*oppidum* dans la même inscription.

⁸⁴ Chiffres donnés par J. A. Morena (voir sa contribution dans ce volume). Un tel nombre de tours, dans un si petit périmètre, exclut d'emblée toute idée de réseau défensif. Si les habitants de Torreparedones avaient ressenti le besoin de protéger leurs accès par des tours de guet, ils en auraient bâti quatre ou cinq, à portée de signal, sur des hauteurs dominant les principaux chemins d'accès, et voilà tout !

⁸⁵ Moret 1999, 77.

Dernier point : le dilemme entre l'option défensive/militaire et l'option agricole/civile. On le sait, dans la péninsule Ibérique, le débat reste polarisé entre ceux, dont je suis, qui privilégient une interprétation civile des maisons fortes, et ceux qui voient dans ces bâtiments des instruments de défense ou de surveillance d'un territoire. Je rappellerai tout d'abord, au risque de me répéter, que la dimension défensive des maisons fortes est indéniable. L'insécurité était une réalité quotidienne d'une Hispanie marquée par la dure expérience des guerres civiles, et il était naturel que le besoin de se protéger fût une préoccupation majeure des populations rurales (fig. 5). L'erreur consiste à croire que les tours ont pu être construites à l'initiative d'une autorité politique, dans un cadre militaire, comme éléments d'un plan de défense ou de surveillance du territoire.

Comme l'a montré François Cadiou, le modèle romain d'organisation des territoires hispaniques, compte tenu de la modicité des moyens dont disposait l'administration provinciale, n'offrait pas la capacité logistique et humaine d'entretenir un réseau de tours occupées par des militaires, ni au lendemain de la conquête, ni pendant les guerres civiles⁸⁶. De plus, les conceptions romaines de l'époque allaient à l'encontre de la notion d'une ligne de défense face aux barbares, du type *limes*, et n'impliquaient même pas l'idée d'un territoire provincial dont il se serait agi de préserver à tout prix l'intégrité contre des menaces d'agressions ; le pouvoir romain s'exerçait sur des peuples et des communautés, d'un point de vue politique et juridique, plus que sur un territoire considéré dans sa matérialité spatiale⁸⁷. Par conséquent, on ne peut suivre les auteurs qui défendent l'existence d'un réseau de petits détachements militaires cantonnés, par exemple, dans les tours de la Serena, dont la mission aurait été de verrouiller les accès d'une importante zone minière, voire de participer eux-mêmes aux travaux d'extraction, pendant la période des guerres civiles⁸⁸. Un tel dispositif paraît tactiquement et logistiquement impraticable, compte tenu de quatre facteurs : la répartition géographique de cette trentaine de tours qui [p. 24] sont dispersées dans une zone d'environ 1200 km², et ne forment donc pas une défense linéaire ; leur éloignement des mines (toujours à plusieurs kilomètres, parfois à plus de 10 km) ; leur implantation, qui ne recherche pas particulièrement les sites dominants et à grande visibilité ; leur nombre enfin, qui supposerait une fragmentation inutile et dangereuse de la troupe en plusieurs dizaines de minuscules unités indépendantes, ce à quoi aucune armée antique ne pouvait se risquer en temps de guerre ou de conflit latent. Notons enfin que les moyens et l'énergie investis dans la construction de bâtiments aussi solidement bâtis, loin d'être la marque d'un site militaire, sont au contraire la preuve du contraire, car l'armée romaine a toujours cherché l'efficacité maximum, certes, mais au coût minimum. Mieux valait pour elle une tour en bois bien située sur un promontoire qu'une maison forte au bas d'une pente.

Dans le système de gestion des risques que l'on vient de décrire, c'étaient les communautés locales, ou même les propriétaires de domaines agricoles, qui devaient prendre en main leur propre sécurité. Or, ce n'est pas pendant un conflit armé qu'un propriétaire va bâtir sur ses terres une tour en pierres de tailles: il le fera après la

⁸⁶ Cadiou 2008, 279 sqq.

⁸⁷ Cadiou & Moret 2004.

⁸⁸ García-Bellido 1994-1995, Rodríguez & Ortiz 2003.

période de troubles et de guerres, parce qu'il en a souffert et qu'il craint d'en souffrir encore, et parce que le conflit a modifié le tissu social, rendant nécessaires de nouvelles formes d'occupation du territoire.

Sur ce point la comparaison avec la Grèce, *mutatis mutandis*, peut encore être utile. Il a été remarqué qu'en Attique et dans les îles, la majorité des tours sont construites pendant le IV^e siècle, après la guerre du Péloponnèse, dans des campagnes meurtries par ce conflit et en partie dépeuplées⁸⁹. Les propriétaires vivent plus loin de leur terre, les paysans libres ont en partie disparu : c'est dans ce contexte qu'apparaissent des tours rurales qui, selon le modèle proposé par Sarah Morris, servent à loger des esclaves employés à l'agriculture. Une transposition directe serait dénuée de sens, mais si l'on place au milieu du I^{er} siècle avant notre ère l'essor des maisons fortes en Hispanie, on se trouve alors dans un contexte historique post-conflit qui n'est pas sans présenter certains points communs, du moins dans ses effets : des campagnes qui ont souffert, des populations déplacées, une recrudescence des incursions de pillards...⁹⁰ Dans un tel contexte, il pouvait paraître important de se protéger, mais aussi de montrer à tous, de la façon la plus ostensible possible, que l'on avait les moyens de se protéger. Il fallait donc une maison-tour plutôt qu'une simple maison, et des murs en grand appareil à bossage ou en blocs cyclopéens, les plus impressionnants possibles, plutôt que de moellons et des adobes.

Le Castelo da Lousa (Mourão, Évora) est assurément le meilleur exemple – et le mieux connu – de ce type de réalisations⁹¹. J'avoue avoir de la peine à comprendre comment on a pu voir un poste militaire dans cette installation du milieu du I^{er} siècle av. J.-C. qui est un parfait exemple d'établissement agricole organisé autour d'une maison-tour. Le bâtiment fortifié principal, qui avait certainement une grande hauteur vu l'épaisseur de ses murs, reproduit exactement dans son plan la disposition canonique d'une maison italique à atrium, en l'adaptant aux contraintes de la tour rurale⁹² (fig. 3, h). En contrebas s'étagent sur plusieurs terrasses des installations agricoles reliées par des escaliers et des couloirs ; une maie de pressoir à rainure circulaire a notamment été retrouvée dans un des locaux techniques de la terrasse inférieure⁹³. [p. 25] La présence de ces structures annexes, révélées par les fouilles de sauvetage récentes, est un argument décisif contre l'option militaire. Pour l'Asie Mineure, A. Konecny a bien montré que la présence de constructions annexes étendues, de nature agricole, est impensable dans un contexte purement militaire⁹⁴. Je noterai pour finir que la disposition que l'on observe au Castelo da Lousa – une tour quadrangulaire au sommet pour l'habitat et éventuellement le refuge, et des bâtiments agricoles sur des terrasses en contrebas – n'est pas sans rappeler celle de

⁸⁹ Dousougli & Morris 1994, 219.

⁹⁰ Moret 1999, 73 sq (à propos notamment du témoignage de Varron sur les dangers qu'impliquait la création d'une exploitation agricole près de la Lusitanie) ; Moret 2004, 26.

⁹¹ Wahl 1985 ; Gonçalves et Carvalho 2004.

⁹² Moret 1999, 61-62.

⁹³ La tour elle-même contenait toute une série de meules à grain, entassées dans le vestibule au moment de son abandon. Les arguments qu'on a voulu tirer de la supposée pauvreté du terroir agricole du Castelo da Lousa ne peuvent être soutenus, face à l'évidence des données de fouille qui témoignent de l'orientation agricole des activités réalisées sur le site.

⁹⁴ Konecny 1994, 315.

l'établissement viticole d'El Morè à Sant Pol de Mar dans le Maresme⁹⁵. La conception d'ensemble est très proche, quoique adaptée à des contextes géographiques, à une topographie et à des modes d'exploitation agricole différents.

Pour en finir avec les « tours d'Hannibal »

Le recours aux sources littéraires, afin d'expliquer la fonction et l'origine des tours rurales, se fait aujourd'hui avec plus de prudence qu'il y a quinze ou vingt ans. Certaines équivoques subsistent néanmoins, en particulier à propos des « tours d'Hannibal ». Pour comprendre comment ce terme s'est imposé aux archéologues et a pu être utilisé à tort et à travers pour désigner des bâtiments qui ne correspondent en rien aux descriptions des auteurs anciens, il convient de remonter d'un demi-siècle en arrière. Dans une synthèse sur l'architecture ibérique, Antonio García y Bellido fut le premier à réunir la totalité des textes anciens mentionnant des tours isolées et des tours de guet hispaniques, pour tenter d'en donner une explication historique et les mettre en rapport avec les vestiges archéologiques connus à son époque⁹⁶. Sachant que la très grande majorité des édifices auxquels il se réfère n'avaient pas fait l'objet de fouilles ou même d'une simple étude architecturale, on ne saurait lui reprocher d'avoir commis des erreurs chronologiques, en confondant sous la même étiquette de « tours d'Hannibal » des bâtiments dont certains appartiennent à l'âge du Fer (comme la Torre de Foios de Lucena del Cid), d'autres à l'époque républicaine (comme la Torre Cremada de Valdeltormo) et d'autres encore au Haut Empire romain (comme la tour d'El Morè de Sant Pol de Mar). On peut regretter, en revanche, qu'il ait réalisé un amalgame injustifié entre des récits qui concernent la seconde guerre punique et d'autres qui se rapportent à des phases déjà avancées de la romanisation, et entre des mentions de *castella* (qui sont évidemment des villages fortifiés) et de *turres* (qui ne sont pas toujours des tours isolées...). Un quart de siècle plus tard, Javier Fortea et Juan Bernier se basèrent sur les lectures de García y Bellido – n'étant pas eux-mêmes philologues – pour donner une perspective historique aux *recintos fortificados* qu'ils avaient découverts par dizaines dans la Campiña de Córdoba⁹⁷. Ces lectures orientées les conduisirent à interpréter les constructions isolées qu'ils avaient mises au jour en Andalousie comme des tours de guet ibériques qui avaient pour fonction de surveiller un axe d'échanges et de communications entre la région de Castulo et celle de Málaga, et qui furent réutilisées au moment de la seconde guerre punique – d'où le nom qui leur serait resté de « tours d'Hannibal ».

Les travaux de García y Bellido et de Fortea et Bernier exercèrent une forte influence sur la recherche archéologique jusqu'à la fin des années 1990. Pris ensemble, ils entretenirent l'illusion d'une relation directe entre le dossier littéraire des *turres Hannibalis* et le dossier archéologique des *recintos fortificados* de la Bétique. Plus largement, ils imposèrent l'idée d'une fonction essentiellement militaire pour la plupart des réseaux de [p. 26] tours isolées ou de maisons fortes qui étaient découverts

⁹⁵ Gurri & Sánchez 1998. Cette villa viticole date de l'époque augustéenne. La tour, de 12 x 9 m, fut construite au point culminant du site, sur la plus haute de quatre terrasses. Située à 900 m de la côte, elle ne pouvait pas servir de tour de guet ou de tour à signaux littorale.

⁹⁶ García y Bellido 1945, 591-595 ; *id.* 1954, 414-422.

⁹⁷ Fortea & Bernier 1970.

tour à tour dans l'Alentejo, dans le haut Guadalquivir et en Estrémadure. Et ce n'est pas un hasard si le mot latin *turris* a été souvent utilisé pour désigner ces constructions, y compris dans des publications archéologiques qui n'abordent pas la question des sources littéraires. Aujourd'hui encore, malgré les corrections chronologiques qui, comme on l'a vu plus haut, remettent en question la datation haute de la très grande majorité des *recintos fortificados*, les « tours d'Hannibal », associées de façon plus ou moins explicite aux vestiges étudiés par Fortea et Bernier, sont encore fréquemment cités dans des travaux d'historiens et d'archéologues portant sur la période de domination barcide dans le sud de l'Espagne⁹⁸.

J'ai eu l'occasion d'analyser il y a quelques années certains des textes sur lesquels García y Bellido avait fondé son interprétation : deux passages du *Bellum Hispaniense* concernant la Bétique à l'époque des guerres civiles (8, 3 et 38, 3)⁹⁹, un passage de Tite-Live (XXII, 19, 5-7) concernant les *turres* du Bas Èbre en 217 av. J.-C., et des textes de Tite-Live (XXV, 36) et de Pline l'Ancien (III, 9) qui permettent de situer en Haute Andalousie la tour isolée dans laquelle périt Cn. Scipion en 211 av. J.-C.¹⁰⁰. Dans tous les cas, il m'a semblé possible de conclure nettement que le terme *turris* correspondait à des réalités qui n'avaient pas de rapport avéré avec les vestiges archéologiques connus sous le nom de *recintos fortificados* ou de *recintos-torre*, pour des raisons que je me contenterai de résumer très brièvement. Dans le livre XXII de Tite-Live, *turris* est une désignation métonymique qui se réfère à de très petits habitats fortifiés, et non pas à des tours de guet isolées. Dans le chapitre 8 du *Bellum Hispaniense*, le même mot ne désigne pas non plus des constructions isolées, malgré les apparences : il se réfère en réalité aux tours d'enceinte d'agglomérations secondaires éloignées des villes¹⁰¹. Dans deux autres textes (*Bell. Hisp.* 38, 3 et Tite-Live XXV, 36), s'il est bien question de tours isolées, leur forme n'est pas décrite et elles apparaissent situées dans des régions où l'archéologie n'a rien retrouvé qu'on puisse rattacher aux catégories architecturales reconnues en Bétique et dans le sud de la Lusitanie.

Mais je n'étais pas revenu depuis 1990¹⁰² sur les deux passages de Pline l'Ancien qui concernent les fameuses « tours d'Hannibal ». Il m'a paru utile de reprendre ici cette analyse, en la précisant et en la corrigeant sur plusieurs points. En effet, l'intérêt que suscite depuis quelques années, à juste titre d'ailleurs, la question des programmes de construction barcides et de l'influence carthaginoise sur l'architecture ibérique dans le sud de la Péninsule, ne peut manquer d'orienter à nouveau l'attention des chercheurs vers ces textes difficiles. En voici d'abord la traduction.

⁹⁸ Voir par exemple Almagro & Torres 2007, 48, et Prados 2008, 246 (pour ne citer que deux publications récentes).

⁹⁹ Moret 1995, 553-557 ; *id.* 1999, 84-87.

¹⁰⁰ Moret 2004.

¹⁰¹ Cette lecture a été acceptée par N. Diouron dans son édition du *Bellum Hispaniense* (Paris, CUF, 1999, p. 72-74).

¹⁰² Moret 1990, 21-25.

N. H., II 181¹⁰³ : « Ce fait¹⁰⁴ est attesté par de nombreuses observations faites en Afrique et en Hispanie sur les tours d'Hannibal ; en Asie, où un système analogue de protection par des postes de guet a été mis en place à cause de la peur des pirates, etc. »

N. H., XXXV 169¹⁰⁵ : « Et puis n'y a-t-il pas, en Afrique et [p. 27] en Hispanie, des murs de terre, appelés *formacei* (...) ¹⁰⁶, qui durent des générations, inattaquables à la pluie, au vent, au feu, et sont plus solides que toute espèce de mortier ? Aujourd'hui encore, l'Hispanie peut voir les postes de guet d'Hannibal et¹⁰⁷ ses tours en terre placées sur les crêtes des montagnes. »

Il est question dans le premier texte des « tours d'Hannibal », *turres Hannibalis*, et dans le second des « tours de guet d'Hannibal », *speculae Hannibalis*. Hormis le fait que *specula* est un terme technique plus précis que *turris*, c'est à peu près la même dénomination que Pline emploie, dans deux livres différents, pour désigner selon toute vraisemblance la même réalité. Qu'avait-il en tête, en évoquant ainsi le nom d'Hannibal ? Seul l'examen du contexte des deux passages peut nous aider à le comprendre. Une première évidence s'impose : il ne porte ni dans l'un, ni dans l'autre un regard d'historien sur les réalisations du général carthaginois ou sur des événements de la seconde guerre punique. Dans le premier, il ne s'occupe que du problème de la vitesse de transmission des signaux optiques ; et ce qui retient son attention dans le second, c'est le fait que ces tours, bien que très anciennes, soient restées intactes grâce à leur technique de construction. Le reste est anecdotique. Pline se contente simplement d'enregistrer une appellation qui devait être courante au premier siècle de notre ère ; il nous livre tel quel un nom consacré par l'usage, sans le discuter et sans se préoccuper de son éventuelle signification historique.

Alberto Balil avait fort bien compris de quoi il retournait, lorsqu'il comparait les « tours d'Hannibal » des *Hispani* du Haut Empire aux « torres de los Moros » des Espagnols de la Reconquête¹⁰⁸. Dans les deux cas, une fortification ancienne dont l'origine authentique est oubliée est spontanément attribuée aux conquérants dont le souvenir a le plus durablement marqué l'imagination populaire. Les tours dont parle Pline existaient certainement à son époque, sous le nom qu'il leur donne ; mais on ne

¹⁰³ *Multis hoc cognitum experimentis in Africa Hispaniaque turrium Hannibalis, in Asia uero propter piraticos terrores simili specularum praesidio excitato*, etc. Texte J. Beaujeu (CUF, Paris, 1950) ; traduction modifiée.

¹⁰⁴ Pline se réfère ici à la théorie erronée selon laquelle il était possible de démontrer la non-simultanéité du jour et de la nuit en divers points du globe, grâce à des décalages temporels enregistrés lors de la transmission de signaux d'alerte d'un bout à l'autre d'une chaîne de tours de guet alignées d'est en ouest.

¹⁰⁵ *Quid ? non in Africa Hispaniaque e terra parietes, quos appellant formaceos (...) aeuis durant, incorrupti imbribus, uentis, ignibus omnique caemento firmiores ? Spectat etiam nunc speculas Hannibalis Hispania terrenasque turres iugis montium impositas*. Traduction J.-M. Croisille (CUF, Paris, 1985), modifiée sur plusieurs points.

¹⁰⁶ Je n'ai pas reproduit la partie de la phrase où Pline décrit ce qu'est un *murus formaceus* (littéralement, « fait à la forme ») : la technique qu'il décrit est très clairement celle du pisé banché.

¹⁰⁷ Malgré la construction de la phrase en deux groupes nominaux coordonnés, je ne crois pas que Pline veuille parler ici de deux catégories différentes, d'une part les postes de guet d'Hannibal, d'autre part des tours en terre perchées sur les montagnes. Il s'agit probablement d'un hendiadys, le deuxième groupe nominal désignant le même objet sous des termes différents.

¹⁰⁸ Cité dans Moret 1990, 22.

peut absolument pas en déduire qu'elles remontaient au III^e siècle av. J.-C. Pline souligne d'ailleurs par deux adverbes, *etiam nunc*, et par le présent de *spectat*, l'existence actuelle des édifices qu'il évoque. Ce présent est, à n'en pas douter, celui de son séjour en Hispanie comme procurateur, vers 73 apr. J.-C. Cette mention tardive, postérieure de près de trois siècles aux événements de la seconde guerre punique, et qui n'est étayée par aucun récit d'historien, invite donc à la plus grande prudence.

Au faux-semblant historique s'ajoute un grand flou géographique. Il est question de l'Hispanie, sans plus de précision, mais aussi de l'Afrique, sans distinction. Dans le passage du livre II, le rapprochement établi par Pline avec le réseau de surveillance mis en place en Asie contre les pirates suggère qu'il s'agissait de postes de guet littoraux, répartis sur les côtes de l'Afrique et de l'Hispanie méridionale. Le texte du livre XXXV évoque par ailleurs des tours bâties « sur les crêtes des montagnes » (*montium iugis impositas*) : l'intérieur des terres peut donc être également concerné, mais pas nécessairement, dans la mesure où en Andalousie la côte est bordée de très près par des montagnes. Tout au plus peut-on considérer que l'allusion à Hannibal permet de restreindre le cadre géographique à la zone qui fut durablement marquée par le souvenir des Barcides. Mais cette zone est vaste : elle englobe presque toute l'Andalousie et le Sud-Est.

[p. 28] Le mode de construction de ces tours est décrit avec précision dans le livre XXXV, et c'est un point dont on n'a pas assez tenu compte. Ce sont des tours en terre, *terrenae turres*, qui sont bâties suivant la technique du pisé banché (*parietes formacei*), à base de terre crue et de cailloux compressés entre des panneaux de bois, ce que Pline oppose dans la même phrase à la construction en *opus caementicium* qui avait cours à son époque¹⁰⁹. Quant à la fonction de ces tours, elle est clairement établie dans les deux textes : elles servaient au guet (*specula*) et à la transmission de signaux lumineux (d'après le livre II), ce qui explique leur implantation sur des sommets (*montium iugis impositas*). Le premier texte laisse également entendre, sans l'ombre d'un doute, que ces postes de guet fonctionnaient en réseaux linéaires sur de grandes distances, de sommet en sommet.

Ces quelques informations topographiques et architecturales ne correspondent pas du tout aux constructions que nous connaissons dans les Campiñas de Cordoue et de Jaén. En premier lieu, on peut difficilement qualifier celles-ci de « tours de terre ». Il est certes possible, voire probable que le pisé ou l'adobe fussent employés dans leurs superstructures, mais c'est leur appareil de pierres de taille, parfois conservé sur plus de deux mètres de haut, qui devait retenir l'attention, et non la terre de leurs parties hautes. De plus, le perchement sur des sommets et la disposition linéaire des *turres Hannibalis* de Pline sont en totale contradiction avec l'implantation habituelle des maisons fortes hispaniques : la plupart sont bâties sur des éminences secondaires, des buttes modestes, voire des versants¹¹⁰ ; et elles ne forment pas des lignes le long des voies de communication, mais des semis souvent très denses autour des *oppida*.

Certes, il est indéniable qu'un système de postes de guet et de tours à signaux existait à l'époque de Pline dans une partie de l'Hispanie (probablement le long des côtes), et que ce système était alors déjà fort ancien : il n'y a pas lieu de mettre en

¹⁰⁹ *Opus caementicium* est le terme employé aujourd'hui couramment par les archéologues ; Pline dit simplement *caementum*.

¹¹⁰ Moret 1990, 27.

doute son témoignage. Mais l'attribution de ce système de surveillance à Hannibal reste de l'ordre de la simple conjecture. Ce n'est pas une donnée historique. Du reste, si l'on prenait le parti d'accepter cette attribution, il faudrait aussi, en bonne logique, suivre à la lettre les indications de Pline : ne chercher ces tours que sur des sommets jouissant de vues très étendues, écarter celles qui ne forment pas des alignements le long d'une côte ou d'une voie de communication, et écarter aussi toutes celles qui sont construites en pierre. Or, ces trois conditions éliminent les neuf dixièmes des *recintos fortificados* et des *recintos-torre* connus à ce jour dans la moitié sud de la péninsule Ibérique.

Les points de contact sont donc extrêmement limités entre les informations livrées par Pline dans ces deux textes et les données archéologiques dont nous disposons aujourd'hui. Loin de moi, cependant, l'idée que ces résultats doivent nous conduire à exclure la possibilité qu'il existât de véritables tours de guet dans certaines régions de l'Hispanie préromaine, et notamment dans les régions marquées par la présence punique. La mention par Tite-Live de la tour où Cn. Scipion fut brûlé vif, en haute Andalousie, en est déjà une preuve suffisante. On commence même à connaître quelques exemples de tours isolées préromaines sur le littoral oriental de l'Espagne, à Alicante (L'Empedrola), à Castellón (El Perengil) et près de Barcelone (El Turó dels Dos Pins) : je les ai mentionnés au début de cet article. Mais ces tours ne ressemblent pas, ou pas complètement, à la description de Pline, pas plus que ne lui ressemblent les tours de guet de l'époque impériale en *opus quadratum* ou *vittatum* qui jalonnent certains axes de la Citérieure¹¹¹. Et surtout, elles ne sont pas [p. 29] situées en Andalousie, où depuis de nombreuses années, malgré la multiplication des fouilles, aucune donnée archéologique nouvelle n'est venue conforter l'hypothèse d'une origine indigène ou punique du phénomène architectural de la maison forte.

En l'état actuel des connaissances, il est donc impossible de jeter une passerelle solide entre le dossier littéraire et le dossier archéologique. On peut le regretter, et espérer que des fouilles futures nous révèlent enfin l'aspect authentique des « tours d'Hannibal », mais ce n'est pour le moment qu'un vœu pieux autour duquel il serait absurde de chercher à construire une réflexion historique. Les modèles ne sont utiles que quand ils servent à expliquer et à mettre en perspective des données archéologiques issues du terrain. Si les données dont nous disposons en Bétique sont – pour le moment – toutes datées de l'époque romaine, c'est dans ce contexte, et dans ce contexte seulement, qu'il convient de raisonner.

Bibliographie

- ADAM, A. (1985): « Agadir », dans *Encyclopédie berbère*, II, Aix-en-Provence, pp. 236-239.
- ALMAGRO-GORBEA, M. & TORRES, M. (2007): « Las fortificaciones tartésicas en el Suroeste peninsular », dans L. Berrocal et P. Moret (éd.), *Paisajes fortificados de la Edad del Hierro. Las fortificaciones protohistóricas de la Meseta y la vertiente atlántica en su contexto europeo*. Madrid, Bibliotheca Archaeologica Hispana, 28, pp. 35-55.

¹¹¹ Ces tours de type romain – les seules dont nous soyons sûrs qu'elles existaient à l'époque de Pline – sont presque toutes situées dans le nord-est de la Péninsule : voir par exemple Pagès 1988 et Tura 1991.

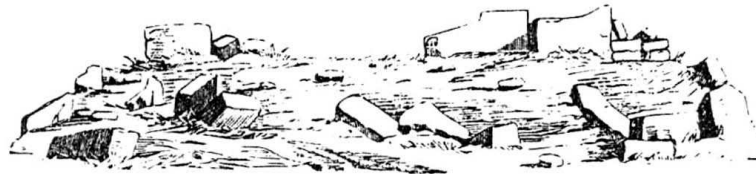
- ARTEAGA, O. (1999): « La delimitación del territorio entre Cástulo y Obulco », dans *De las sociedades agrícolas a la Hispania romana. Jornadas históricas del Alto Guadalquivir (Quesada, 1992-1995)*, Jaén, pp. 95-142.
- BELTRAN LLORIS, M. (1996), *Los Iberos en Aragón*, Zaragoza.
- BIRKETT-SMITH, J. (2000): « On the Towers and Mines of Siphnos », dans *Praktika tou A' diethnous Siphnaïkou Symposiou (Siphnos, 1998)*, I : *Archaii chroni*, pp. 279-294.
- BROTONS YAGÜE, F. (1995): « El poblamiento romano en el Valle Alto del Quípar, Caravaca de la Cruz-Murcia », dans *Poblamiento rural romano en el Sureste de Hispania (Jumilla, 1993)*, Murcia, pp. 247-274.
- CADIOU, F. (2008): *Hibera in terra miles. Les armées romaines et la conquête de l'Hispanie sous la République (218-45 av. J.-C.)*. Madrid, Casa de Velázquez.
- CADIOU, F. & MORET, P. (2004): « Rome et la frontière hispanique à l'époque républicaine (II^e-I^{er} siècles av. J.-C.) », <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00413651/fr/> [communication au Colloque international *Empires et Etats nationaux en Méditerranée: la frontière entre risque et protection*, Le Caire, IFAO, 6-8 juin 2004].
- CARRILLO DIAZ-PINES, J.R. (1999): « *Turres Baeticae*: una reflexión arqueológica », *Anales de Arqueología Cordobesa*, 10, pp. 33-86.
- CASTRO LOPEZ, M. (2004) : « Una presencia sobre el límite. Torres antiguas en el territorio de Atalayuelas (Fuerte del Rey, Jaén) », dans P. MORET & T. CHAPA (éd.), *Torres, atalayas...*, pp. 119-132.
- CHAPA, T., MAYORAL, V. & URIARTE, A. (2004): « Recintos fortificados tardoibéricos en la región del Guadiana Menor. Cuestiones de interpretación histórica y propuesta de nuevos métodos de estudio », dans P. MORET & T. CHAPA (éd.), *Torres, atalayas...*, pp. 97-118.
- COURTILS, J. des (2001): « Les fortifications rurales de Lycie », *Revue archéologique*, 2001, pp. 185-187.
- DE MEULEMEESTER, J. & MATTHYS, A. (1995): « Un grenier collectif fortifié hispano-musulman ? Le Cabezo de la Cobertera (vallée du río Segura / Murcie) », dans A. Bazzana & M.-C. Delaigue, *Ethno-archéologie méditerranéenne*, Madrid, Casa de Velázquez, pp. 181-196.
- DOUSOGLI, A. & MORRIS, S. (1994): « Ancient Towers on Leukas, Greece », dans P. N. Doukellis & L. G. Mendoni (éd.), *Structures rurales et sociétés antiques, Actes du colloque de Corfou (14-16 mai 1992)*, Besançon, pp. 215-225.
- DURUGÖNÜL, S. (1998): *Türme und Siedlungen im Rauhen Kilikien. Eine Untersuchung zu den archäologischen Hinterlassenschaften im Olbischen Territorium*. Bonn, Asia Minor Studien, 28.
- FABIÃO, C. (2002): « Os chamados *Castella* do Sudoeste: arquitectura, cronologia e funções », *AEspA*, 75, pp. 177-193.
- FORTEA, J. et BERNIER, J. (1970): *Recintos y fortificaciones ibéricos en la Bética*. Universidad de Salamanca, Memorias del Seminario de Prehistoria y Arqueología.
- GARCIA Y BELLIDO, A. (1945): « Bandas y guerrillas en las luchas con Roma », *Hispania*, V, pp. 547-604.
- GARCIA Y BELLIDO, A. (1954): « Arte ibérico », dans R. Menéndez Pidal (éd.), *Historia de España*, I, 3, Madrid, pp. 371-675.
- GARCIA-BELLIDO, M. P. (1994-1995): « Las torres-recinto y la explotación militar del plomo en Extremadura : los lingotes del pecio de Comacchio », *Anas*, 7-8, pp. 187-218.
- GONÇALVES, A. & CARVALHO, P. C. (2004): « Intervención arqueológica en el Castelo da Lousa (1997-2002) : Resultados preliminares », dans P. MORET & T. CHAPA (éd.), *Torres, atalayas...*, pp. 65-76.
- GONGORA, M. DE (1868): *Antigüedades prehistóricas de Andalucía*, Madrid.
- GONZALEZ, C., ADROHER, A. M. & LOPEZ, A. (1999): « El poblamiento iberorromano del río Fardes (Granada) », *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 9, pp. 157-179.
- GURRI I COSTA, E. & SANCHEZ I CAMPOY, E. (1998): « El jaciment romà del Morè (Sant Pol de Mar, Maresme), un centre productor de vi laietà », dans *Tribuna d'Arqueologia 1996-1997*, Barcelona, pp. 23-34.

- HALEY, E. W. (2003): *Baetica felix. People and Prosperity in Southern Spain from Caesar to Septimius Severus*. Austin.
- JACQUES-MEUNIE, D. (1951): *Greniers-citadelles au Maroc*. Paris, Publications de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, 52.
- KONECNY, A. (1994): « Militärisches Formengut – zivile Nutzung : die Lykischen Türme », *Revue des Etudes Anciennes*, 96, pp. 315-326.
- KOUTSOUKOU, A. & KANELLOPOULOS, Ch. (1990): « Towers from North-West Andros », *Annals of the British School at Athens*, 85, pp. 155-174.
- LOHMANN, H. (1992): « Agriculture and country life in classical Attica », dans B. Wells (éd.), *Agriculture in Ancient Greece*, Stockholm, pp. 29-57.
- MAIA, M. (1986): « Os Castella do Sul de Portugal », *Madriider Mitteilungen*, 27, pp. 195-223.
- MARKSTEINER, T. (1994): « Kastell oder Herrensitz ? Zur Besiedlung der Chora der befestigten Siedlung Zémuri/Limyra im Lykien der klassischen Zeit », *Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Instituts*, 63, pp. 95-120.
- MATALOTO, R. (2004): « Fortins romanos do alto Alentejo : Fortificação e povoamento na segunda metade do séc. I a.C. », dans P. MORET & T. CHAPA (éd.), *Torres, atalayas...*, pp. 31-54.
- MENDONI, L. G. (1994): « I pyrgi tis Keas, prosthikès kai episimansis », dans L. G. Mendoni & A. I. Mazarakis-Ainian (éd.), *Kea-Kythnos, History and Archaeology*. Athènes, *Meletimata* 27, pp. 275-308.
- MORENA LOPEZ, J. A. (2007): « Investigaciones en Torreparedones », *Baena Arqueológica*, 2, pp. 2-4.
- MORET, P. (1990): « Fortins, "tours d'Hannibal" et fermes fortifiées dans le monde ibérique », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 26 (1), pp. 5-43.
- MORET, P. (1995): « Les maisons fortes de la Bétique et de la Lusitanie romaines », *Revue des Études Anciennes*, 97 (3-4), pp. 527-564.
- MORET, P. (1999): « Casas fuertes romanas en la Bética y la Lusitania », dans *Economía y territorio en Lusitania romana*. Madrid, Casa de Velázquez (CCV 65), pp. 55-89.
- MORET, P. (2002): « Les fortifications ibériques complexes : questions de tracé et d'unité de mesure », dans P. Moret et F. Quesada (éd.), *La guerra en el mundo ibérico y celtibérico (ss. VI-II a.C.)*, Collection de la Casa de Velázquez, 78, Madrid, pp. 189-215.
- MORET, P. (2004): « Tours de guet, maisons à tour et petits établissements fortifiés de l'Hispanie républicaine : l'apport des sources littéraires », dans P. MORET & T. CHAPA (éd.), *Torres, atalayas...*, pp. 13-29.
- MORET, P. (2008): *Recherches historiques et archéologiques sur l'Ibérie antique*. Habilitation à diriger des recherches, Université de Toulouse – Le Mirail. Vol. 2 : *Architecture, urbanisme et organisation du territoire dans l'Ibérie de l'âge du Fer et de l'époque républicaine (VII^e – I^{er} siècle avant J.-C.)*. <http://hal.archives-ouvertes.fr/tel-00365271/fr/>
- MORET, P., BENAVENTE, J. A. & GORGUES, A. (2006): *Iberos del Matarraña. Investigaciones arqueológicas en Valdeltormo, Calaceite, Cretas y La Fresneda (Teruel)*. Alcañiz, Taller de Arqueología de Alcañiz - Casa de Velázquez (*Al-Qannis*, 11).
- MORET, P. & CHAPA, T., éd. (2004): *Torres, atalayas y casas fortificadas. Explotación y control del territorio en Hispania (s. III a. de C. - s. I d. de C.)*. Jaén, Publicaciones de la Universidad de Jaén - Casa de Velázquez.
- MORET, P., MUÑOZ, Á., GARCIA, I. et al. (2008), « La Silla del Papa (Tarifa, Cádiz): aux origines de *Baelo Claudia* », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 38 (1), pp. 353-367.
- MORRIS, S. P. (2001): « The Towers of Ancient Leukas, Results of a Topographic Survey 1991-1992 », *Hesperia*, 70, pp. 285-347.
- MORRIS, S. P. & PAPADOPOULOS, J. K. (2005): « Greek Towers and Slaves: An Archaeology of Exploitation », *American Journal of Archaeology*, 109 (2), pp. 155-225.
- OBER, J. (1985): *Fortress Attica. Defense of the Athenian Land Frontier 404-322 B.C.* Leiden, E. J. Brill.

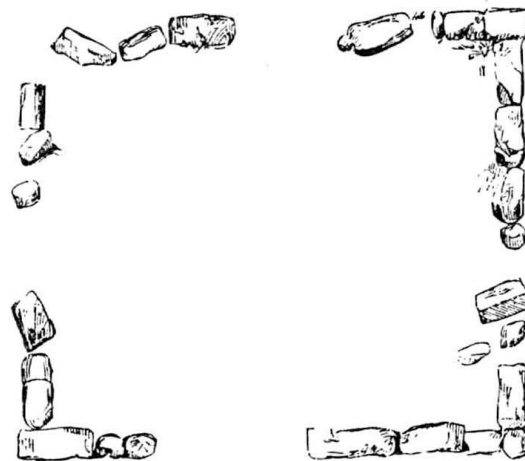
- OLIVER FOIX, A. (2001): *Un peculiar edificio ibérico: El Perengil (Vinaròs, Castellón)*. Castellón, Servei d'Investigacions Arqueològiques i Prehistòriques.
- OLIVER FOIX, A. (2004): « Torres y casas fortificadas en la provincia castellanense : un planteamiento inicial », dans P. MORET & T. CHAPA (éd.), *Torres, atalayas...*, pp. 145-156.
- ORIA SEGURA, M. *et al.* (1990): *El poblamiento antiguo en la sierra sur de Sevilla : zona de Montellano*. Sevilla.
- ORTIZ ROMERO, P. et RODRIGUEZ DIAZ, A. (2004): « La torre de Hijovejo: Génesis, evolución y contexto de un asentamiento fortificado en La Serena (Badajoz) », dans P. MORET & T. CHAPA (éd.), *Torres, atalayas...*, pp. 77-96.
- OSBORNE, R. (1986): « Island towers : the case of Thasos », *Annals of the British School at Athens*, 81, pp. 168-178.
- OSBORNE, R. (1992): « Les fortifications rurales », dans *Les fortifications grecques de Mycènes à Alexandre (Les Dossiers d'Archéologie, 172)*, Paris, pp. 42-51.
- PAGES, M. (1988): « Una torre romana a Castellví de Rosanes dominant la Via Augusta sobre el pas del Llobregat », *Fonaments*, 7, pp. 163-169.
- POLO, C. & VILLARGORDO, C. (2004): « Del poblado fortificado al asentamiento en llano : La evolución de los asentamientos rurales en el Sistema Ibérico Central (s. III a.C. - I d.C.) », dans P. MORET & T. CHAPA (éd.), *Torres, atalayas...*, pp. 157-174.
- PONS, E. *et al.* (1989): « Le hameau fortifié du Puig Castellet à Lloret de Mar (Girona, Espagne). Un bilan des recherches », *Documents d'Archéologie Méridionale*, 12, pp. 191-222.
- PRADOS MARTINEZ, F. (2008): *Arquitectura púnica. Los monumentos funerarios*. Madrid, Anejos de AEspA XLIV.
- PRADOS MARTINEZ, F. & BLANQUEZ PEREZ, J. J. (2007): « Las fortificaciones coloniales en la Península Ibérica: De los modelos orientales a los sistemas púnico-helenísticos », dans L. Berrocal et P. Moret (éd.), *Paisajes fortificados de la Edad del Hierro. Las fortificaciones protohistóricas de la Meseta y la vertiente atlántica en su contexto europeo*. Madrid, Bibliotheca Archaeologica Hispana, 28, pp. 57-74.
- RODRIGUEZ DIAZ, A. & ORTIZ ROMERO, P. (2003): « Defensa y territorio en la Beturia : castros, oppida y recintos ciclópeos », dans Á. Morillo, F. Cadiou et D. Hourcade (éd.), *Defensa y territorio en Hispania de los Escipiones a Augusto. Coloquio celebrado en la Casa de Velázquez (19 y 20 de marzo de 2001)*, León, pp. 219-251.
- RUIZ, A. (2004): « Reflexiones sobre la cuestión de las torres iberas del sur de la Península Ibérica », dans P. MORET & T. CHAPA (éd.), *Torres, atalayas...*, pp. 215-220.
- SALA, F. (2006): « Les fortifications a la Contestània : entre la representació social i la defensa del territori », dans A. Oliver Foix (éd.), *Arquitectura defensiva. La protecció de la població y del territori en època ibèrica (Benicarló, 3-4 de febrero 2005)*, Castellón, 2006, pp. 123-165.
- SCHATTNER, T. (2005): « La puerta de Sevilla en Carmona y otras puertas romanas en la Península Ibérica », *Romula*, 4, pp. 67-98.
- SERRANO RAMOS, E. *et al.* (1985): « Memoria de las excavaciones del yacimiento arqueológico de 'El Tesorillo' (Teba, Málaga) », *Noticario Arqueológico Hispánico*, 26, pp. 119-157.
- TEICHNER, F. (2008): *Entre tierra y mar. Zwischen Land und Meer*. Mérida, Studia Lusitana, 3.
- THIELEMANS, S. (1999): « Les mines et les tours, un mariage entre la technologie et l'architecture ? », dans Ch. Koukouli-Chrysanthaki, A. Muller, S. Papadopoulos éd., *Thasos, Matières premières et technologie de la préhistoire à nos jours*, Athènes, 1999, pp. 144-159.
- TORRES, C. & GUTIERREZ SOLER, L. (2004): « Poblamiento ibérico tardío en la provincia de Jaén. Dos casos de estudio : El Arroyo Salado de los Villares y Los Castilletes de Sierra Morena », dans P. MORET & T. CHAPA (éd.), *Torres, atalayas...*, pp. 133-144.
- TURA, J. (1991): « Castell de Falgars, una torre romana a la Garrotxa », *Cypsela*, 9, pp. 111-119.
- VERDIN, F. (1996-1997): « Coudounèu (Lançon-de-Provence, Bouches-du-Rhône), une ferme-grenier et son terroir au V^e s. av. J.-C. », *Documents d'Archéologie Méridionale*, 19-20, pp. 165-198.

WAHL, J. (1985): « Castelo da Lousa. Ein Wehrgehöft caesarisch-augusteischer Zeit », *Madridrer Mitteilungen*, 26, pp. 149-176.

ZAMORA, D. et GARCIA ROSSELLO, J. (2005): « El jaciment arqueològic d'època ibèrica del Turó dels Dos Pins (Cabrera de Mar) : l'assentament rural i la torre », *Laietania*, 16, Mataró, pp. 65-152.



Los Corralejos.—Vista tomada desde el camino de la Guardia



Planta.

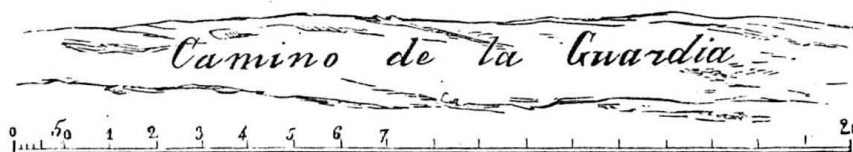


Fig. 1. Première illustration connue d'une maison forte de la Bétique, dans Góngora 1868, fig. 104.

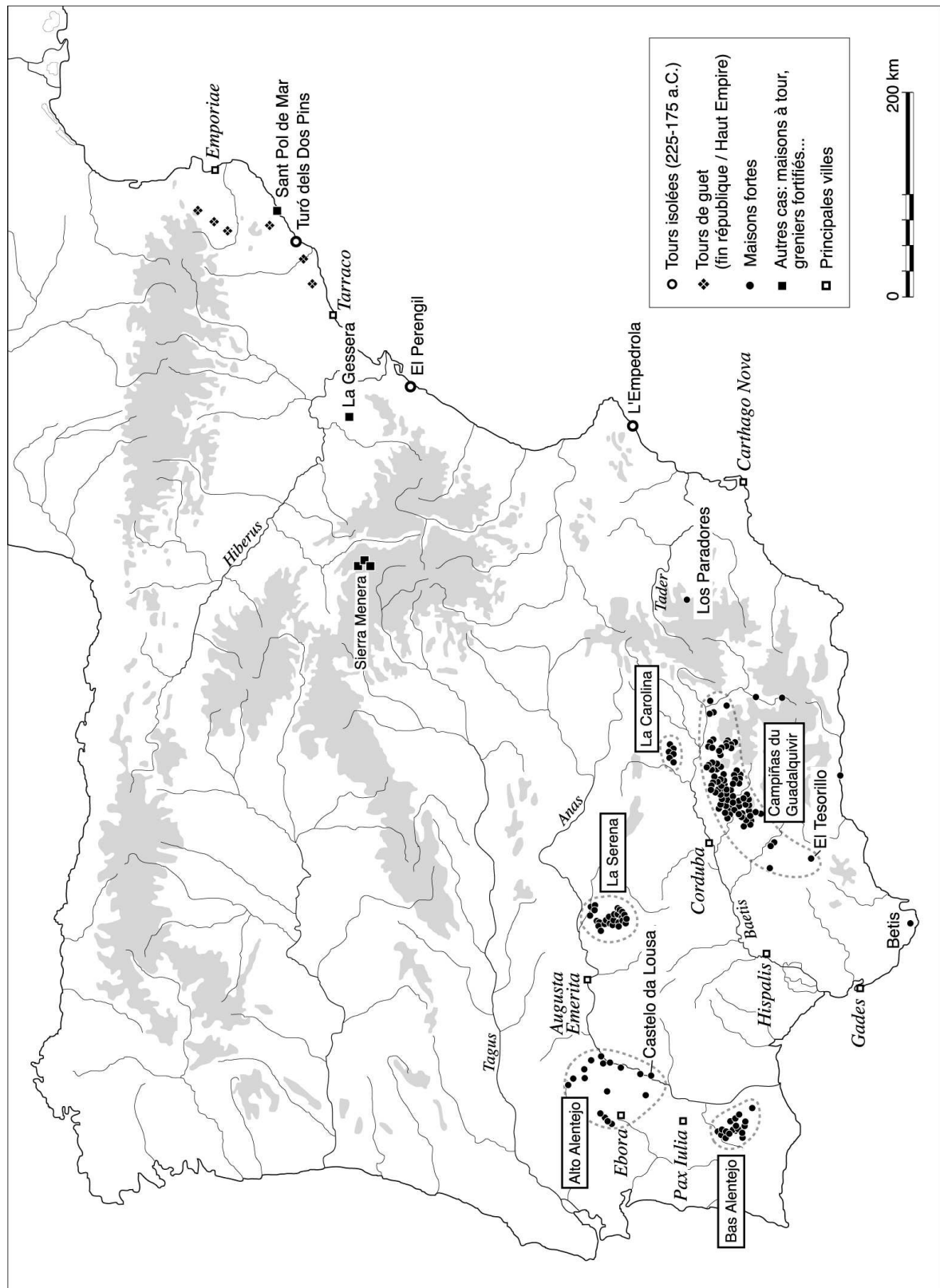


Fig. 2. Distribution des maisons fortes et des tours isolées (données partielles) dans la péninsule Ibérique.

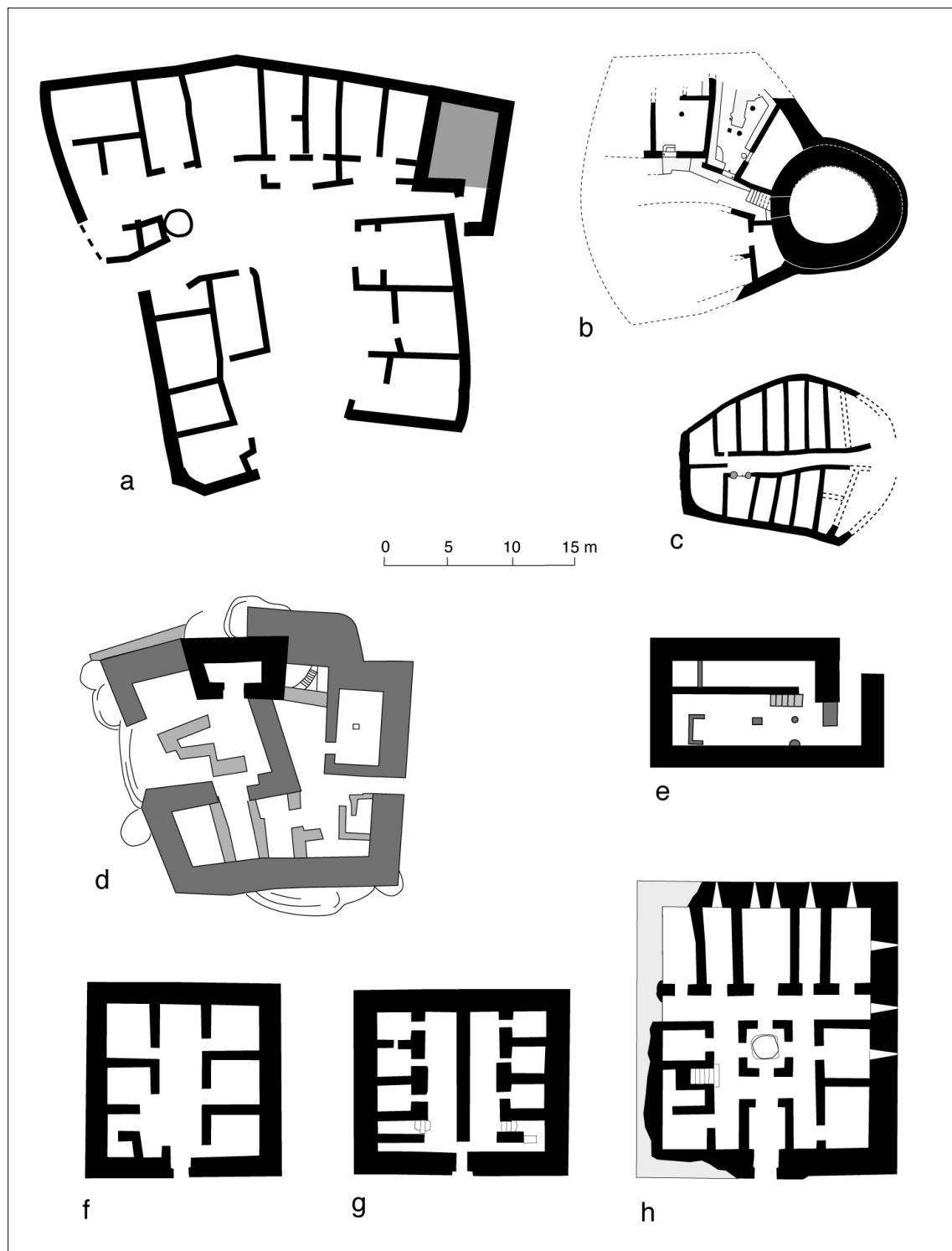


Fig. 3. Plans de quelques sites mentionnés dans le texte (échelle identique). a: Puig Castellet (Lloret de Mar, Girona) ; b: Torre Cremada (Valdeltormo, Teruel) ; c: La Gessera (Caseras, Tarragona) ; d: Hijovejo (La Serena, Badajoz) ; e: El Perengil (Vinaròs, Castellón) ; f: Castelinho dos Mouros (Castro Verde) ; g: El Tesorillo (Teba, Málaga) ; h: Castelo da Lousa (Mourão).



Fig. 4. La tour rurale de Las Almayas (Baena, Córdoba), sur fond de *campiña*. Cliché de l'auteur.

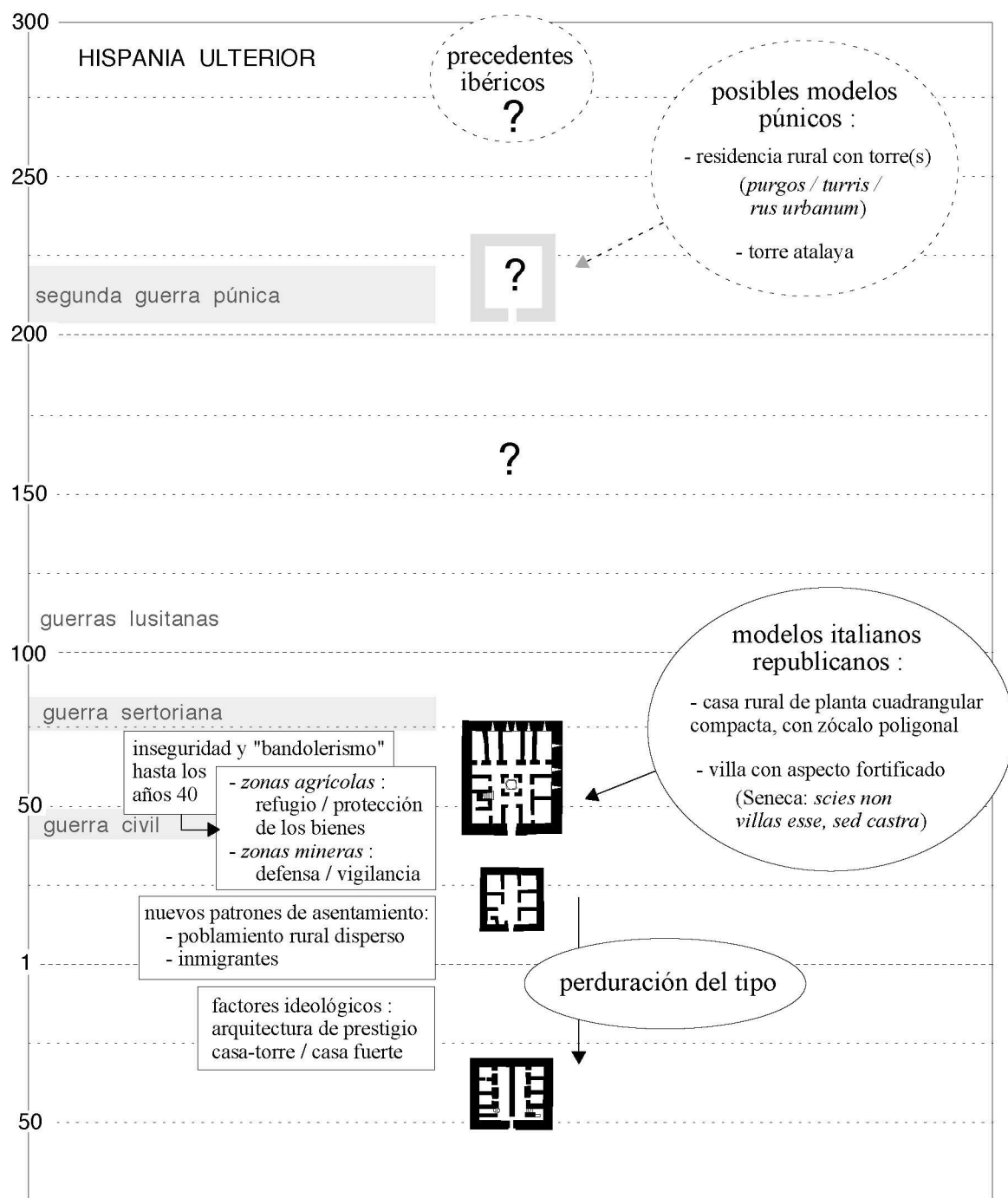


Fig. 5. Schéma d'évolution des maisons fortes de l'Hispanie Ulérieure dans leur contexte historique régional (à gauche) et par rapport à des modèles architecturaux extérieurs (à droite), d'après Moret 2004.